

RES PHOTOGRAPHICA



DÉCEMBRE 2014 9€

N°184

CLUB NIEPCE LUMIÈRE



**NADAR, REVIENS, ILS SONT DEVENUS FOUS ! - STÉRÉO ET BRICOLAGE
- HOMMAGE A FLEMMING BERENDT - GENÈSE DE «STUDIOS ASSO-
CIÉS» - ALICE AUSTEN, PHOTOGRAPHE AMÉRICAINE - LE ZENIT-3M -
CINÉMA ET PHOTOGRAPHIE - LE «FAVORI» D'EMILE TARGET, CAMILLE
DOLARD - QUAND LES ANCIENS RENCONTRENT LES MODERNES ...**

photographie
d'oscillogrammes

PHILIPS

équipement PM 9300

Pour la photographie classique en noir et blanc et couleurs sur émulsion standard 120, de 90 cm à ∞

Pour la photographie d'oscillogrammes, avec les mêmes émulsions.

Pour la photographie de proximité et d'oscillogrammes avec le procédé POLAROID.

présenté dans une mallette qui contient les accessoires :

- Statifs et cadres d'adaptation pour l'ancrage sur des oscillogoscopes à écran de 10 à 13 cm.
- Caches et compteurs de vue pour différents formats en émulsion 120.
- Bonnettes, cordons de synchro-flash.
- Appareil photographique ROLLEICORD.
- Dos POLAROID-LAND.

PHILIPS INDUSTRIE S.A. 105, rue de Paris
BOBIGNY (Seine) - Tél. 845-28-55 et 845-27-09

N° 14130

Le mariage de la carpe et du lapin. Un Rolleicord et un dos Polaroid Land et voilà un hybride prêt à photographier des phénomènes aléatoires. Cela existe sous de nombreuses formes et des constructeurs plus ou moins connus se sont frottés à la réalisation d'appareils de ce genre.

Au secours ! Récemment, même Lomography nous a doté d'une version du Lomo LCA avec un dos Fuji Instax. 🐸



Voici l'espace d'exposition dont dispose le Club Niépcé Lumière à la Maison du Patrimoine d'Irigny. Notre exposition sur l'utilisation de l'image durant la guerre de 14-18 a été une réussite, tant par la qualité des pièces proposées que par la fréquentation. La journée du 11 novembre a été particulièrement riche avec la rencontre des membres du Club qui souhaitent visiter cet endroit.

Sur l'image de gauche, on peut voir l'ensemble du matériel utilisé pour développer des photos ainsi qu'une vitrine présentant des vues aériennes des tranchées et un rare pistolet photographique utilisé dans l'aviation.

Sur l'image de droite, on distingue, au fond et à gauche, un projecteur Pathé KOK de 1912. Au premier plan, sur la table une borne stéréo présentant des images des poilus de 14 et une visionneuse présentant des plaques Lumière Etiquette bleue prises pendant l'expédition française aux Dardanelles. Tout à droite, une vitrine avec un catalogue Photo Plait de 1915 qui a servi de couverture à la Maxifiche de Jacques Boyer. 🐸



L'année se termine en beauté pour le Club. Notre nouvelle publication « Photomaniac » de Jean Louis Bessenay a rencontré un beau succès et les heureux souscripteurs vont le recevoir pour Noël.

Notre santé financière est maintenant assurée et les comptes arrêtés laissent voir un excédent que nous n'avions pas vu depuis plusieurs années. Ceci, grâce à la vigilance de notre Trésorier, notre auditeur et des outils de contrôle que nous avons mis en place.

Notre site Internet prend de nouvelles couleurs et devrait être lancé officiellement au début de l'année prochaine. Un long et patient travail a été effectué par l'équipe chargée de ce chantier. Qu'ils en soient remerciés ici. Vous trouverez dans ces nouvelles colonnes beaucoup d'informations ainsi que la réalisation de ce que nous avons décidé lors de notre Assemblée générale précédente, la sécurisation de nos données.

Nos participations dans les différentes foires de cette année ont été des succès sans précédent. Notre nouvelle approche de stand a permis de nous rapprocher et d'offrir à tous ceux qui viennent nous rencontrer un véritable espace de convivialité. Bien sûr, cela ne serait rien sans la participation assidue des membres de notre Club. Remerciements à eux et ils se reconnaîtront aisément.

La qualité de nos productions a été remarquée par de nombreux lecteurs et je voudrais saluer la très belle Maxifiche 50-51 de Jacques Boyer sur « L'utilisation de l'image dans la presse illustrée durant la guerre de 14-18 ». Cela a été l'occasion de proposer des expositions dans le cadre de la commémoration du centenaire du

début de cette guerre. Remarquable par la qualité des objets présentés et par la fréquentation, soulignées par le Vice Président du Conseil Général du Rhône, un de nos visiteurs. Un grand merci aux promoteurs et aux contributeurs de cet événement.

Vous avez en main la dernière mouture de notre magazine, plus riche en textes de toutes sortes. Ainsi apparaissent des rubriques nouvelles, des articles courts et d'autres plus touffus. Une couverture plus large de nos thèmes de passion. J'en profite pour rendre hommage à Flemming Berendt que peu de gens en France connaissent mais c'était l'un de mes correspondants au Danemark et, grâce à lui, vous avez pu profiter de textes d'une qualité incomparable.

Pour tout ça, je vous propose de nous rejoindre pour l'année 2015 et de renvoyer sans plus tarder votre adhésion pour que votre Club continue son action et vous propose encore plus de projets et de publications passionnantes. 🇫🇷

L'adhésion avec les Maxifiches est un acte militant. Elle permet de faire vivre le Club et de donner l'occasion à des auteurs de produire des textes importants sur des sujets peu ou jamais abordés.

Jugez-en, le programme d'édition de l'année 2015 sera très complet en vous proposant de couvrir plusieurs périodes et aspects de la production de matériels photographiques avec, entre autres :

- 📷 *Le Frena ou le Gnôme, appareil anglais utilisant du film en feuille,*
- 📷 *Louis Guillaume Rancoule, inventeur de la Stado Jumelle,*
- 📷 *Les Minox 24x36.*

3 Éditorial

G. Bandelier

4 Nadar, reviens, ils sont devenus fous !

Proposé par la Rédaction

5 Stéréo et bricolages

B. Laprade

8 Hommage à Flemming Berendt

Proposé par la revue Objektiv

9 Genèse de « Studios associés »

R. Basset

16 Alice Austen, photographe américaine

K.E. Riess

20 Cinéma et photographie

G. Bandelier & J. Charrat

22 Trucs et astuces

Proposé par la Rédaction

23 Le Favori d'Emile Target

J.L. Tissot

26 Camille Dolard

E. Gérard

28 Quand les anciens rencontrent les modernes

G. Bandelier

30 La Vie du Club



Visitez notre site en scannant ce QR code avec votre Smartphone.

Les couvertures

- I : Conception gracieuse © Le Rêve Édition*
- II : La photographie d'oscillogrammes*
- III : La Vie du Club, la suite et expositions*
- IV : Conception gracieuse © Le Rêve Édition*

NADAR, REVIENS, ILS SONT DEVENUS FOUS !



Sépulture de Nadar au Père Lachaize à Paris.



Portrait de Nadar en 1854.

Il ne nous arrive pas souvent de nous indigner dans ce magazine, mais cette fois, la coupe est pleine. Spéculation immobilière ou appât d'un gain facile et voilà un édifice, que l'on croyait bien protégé par un classement, expédié sous les dents des bulldozers.

Comprendra-t-on un jour que sans passé on n'a pas d'avenir ? Il ne nous reste plus que les yeux pour pleurer et les images de Nadar qui ne sont pas encore disparues dans un gigantesque autodafé !



JEAN-MARIE LÉDRESNIER/WWW.MARSACTU.FR

L'ATELIER MARSEILLAIS DE NADAR ENCORE UN ÉDIFICE CLASSÉ DÉTRUIT

« Un lieu, miraculeusement préservé, qui fut le théâtre de l'un des épisodes majeurs de la vie culturelle marseillaise [...] se rappelle à notre mémoire : l'atelier de Nadar à Marseille [...] attend sa renaissance. » Voilà ce que la Drac Paca écrivait encore en juillet 2014 au sujet du quatrième et dernier studio du grand Félix Nadar, installé en 1897 au 77 de la Canebière, à Marseille. Mais de renaissance, il n'y aura pas : le 15 juin, le studio a été rasé. Une étrange

histoire de cession immobilière menée par la Ville au profit d'un investisseur privé expliquerait cette perte. Seul le bâtiment sur rue,

qui abritait la boutique du photographe et le petit salon d'attente des clients, n'a pas été démoli. Mais le cœur de l'atelier a totalement disparu, soit la salle de prise de vue, située en arrière-cour, couverte d'une grande verrière et conservant encore ses cabines en bois (destinées notamment à l'habillage et au maquillage des clients) ainsi que son sol dallé de verre. L'ensemble avait été classé en 2012... S. F.



Revue VMF septembre 2014 aimablement prêtée par Marc Fournier.



Photo par Nadar issue de l'ouvrage Photomaniac de Jean Louis Bessenay, 314 pages couleurs, en vente au Club au prix de 48€ franco.

Chers amis collectionneurs et bidouilleurs,

Je vous écris un petit article pour vous montrer ma modification ; j'ai pratiqué la stéréo après avoir fait des essais avec mon reflex fixé sur une glissière en bois de ma fabrication, elle-même fixée sur un pied. Mais vite l'envie de photographier des sujets en mouvement me chatouille le bout des doigts. Mon premier montage est réalisé avec des jetables Fuji « pour voir » en 1993 avec un entraxe de 72 mm et un seul déclencheur. Résultat : relief positif mais exposition nulle surtout en diapo.

J'ai alors acheté 2 Agfa Silette F que j'ai greffé en avril 1994 avec couplage à l'armement et toujours un seul déclencheur et débrayage à l'avancement pour ne pas superposer les images. Résultat : exposition mieux et optiques moyenne.

Collectionnant depuis quelque temps les Foca me vient alors l'idée de coupler des Focasport. Après réflexion, je choisis un Focasport I et un Sport IC pour avoir une cellule. Après démontage complet, sciage, collage et soudure avec toujours un entraxe de 72 afin de ne pas perdre de pellicule car le vide entre les deux chambres noires est de 36 mm. J'ai couplé l'avancement, le déclencheur et un système de débrayage d'avancement. Le tout est opérationnel depuis 2001, après environ six mois de travail et de réflexion, par étapes. Je suis satisfait du résultat, de l'obturateur et même de la synchronisation au flash.

Petite remarque :

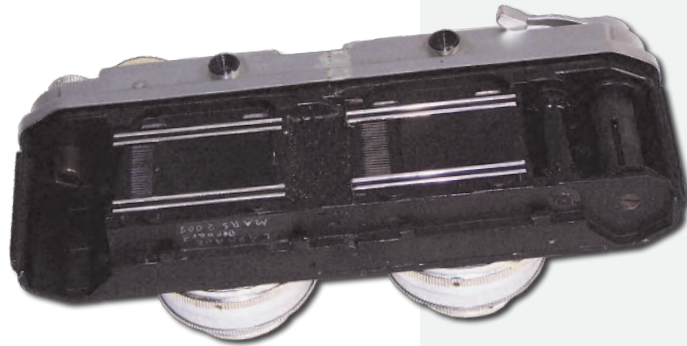
Les déclencheurs des jetables Fuji sont reliés avec un rayon de vélo avec son écrou ce qui permet en vissant ou dévissant de modifier la longueur et de synchroniser les obturateurs.

Pour les Agfa, les obturateurs sont reliés avec une plaque de cuivre d'environ 10 mm de large et dans le flash une platine soudée à l'équerre « en noir » permet d'appuyer et donc de déclencher.

Pour les Foca une tringle sert d'axe à deux platines, celle de droite est sous le déclencheur et renvoie sur celui de gauche avec une vis de réglage qui permet d'affiner la synchronisation, une platine sert à relier les cames d'armement, le tout peint en noir pour ne pas voir les reflets dans le viseur (voir photo).



Focasport stéréo



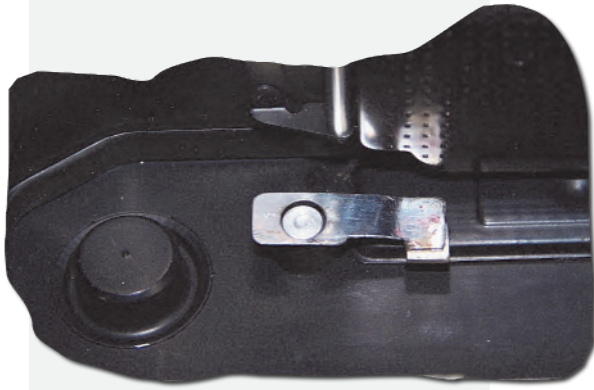
Intérieur côté obturateur



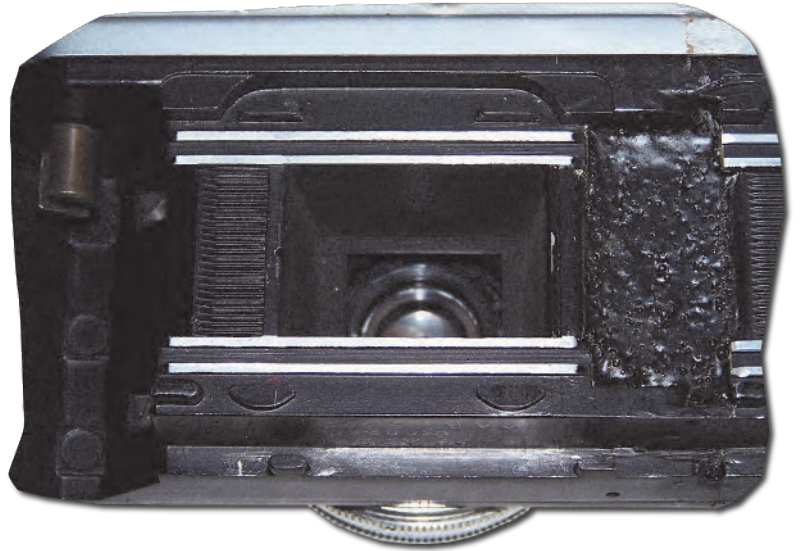
Dos avec presse-film



Compteur modifié

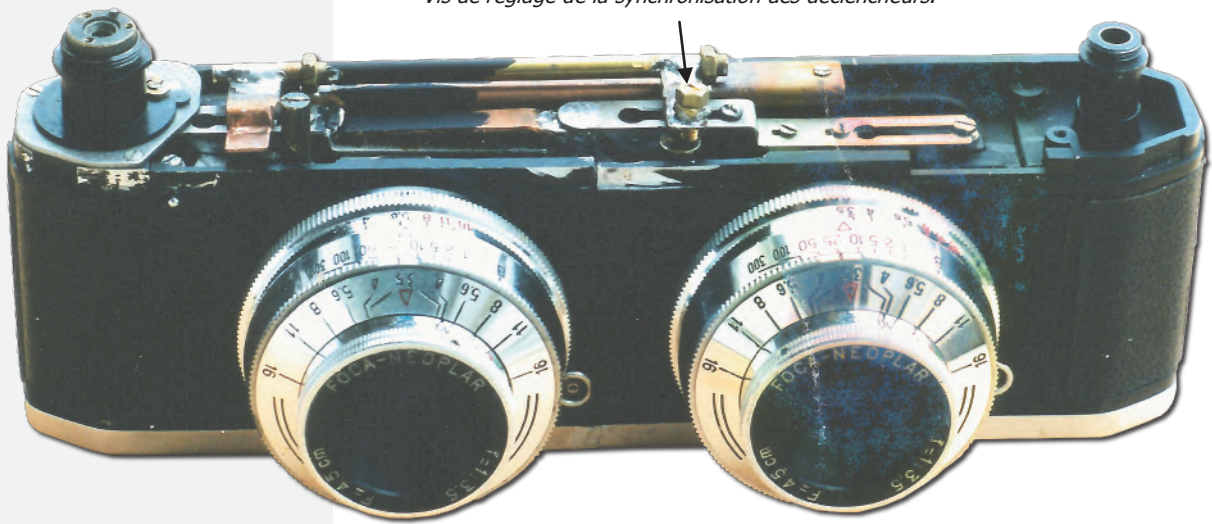


Sécurité dans la semelle pour éviter un débrayage accidentel



Soudure entre les deux boîtiers

Vis de réglage de la synchronisation des déclencheurs.



Capot enlevé, vue sur les tringles soudées

Débrayage de l'avancement du film



Quicksnap Fuji
Agfa Silette

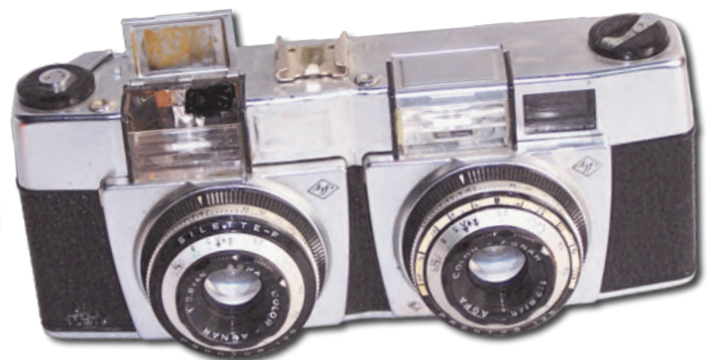




Photo gauche

Imprimer sur papier au format 70 x 46 mm pour chaque photo.

*Visionner avec une visionneuse type mexicain.
La photo du poupon est faite au flash électronique.*

Photo droite



HOMMAGE POSTHUME

Ingénieur-architecte de formation, Flemming Berendt cultivait passionnément son violon d'Ingres : l'histoire de la photographie. C'était un grand seigneur. Mais modeste : jamais il ne faisait étalage de son savoir, qui était impressionnant. Même affaibli par la maladie, ces dernières années, il ne pouvait résister à son besoin d'en apprendre toujours davantage. Ainsi, au début de cette année, avait-il découvert, surtout grâce au livre de Gérard Bandelier et Jacques Charrat, un génial inventeur français comme Paul Lachaize.

Nous devons nous voir chez lui en juillet dernier pour parler de photo et de bien d'autres choses. Je comptais notamment lui faire découvrir un autre grand inventeur français, Lucien Dodin. Mais n'était-ce pas présomptueux ? Sans doute savait-il déjà de qui il s'agissait.

Hélas, au début du mois d'août, la mort allait nous priver d'un être chaleureux, plein d'humour, jamais pontifiant et toujours prêt à aider les autres. La "Société danoise d'histoire de la photographie" a perdu un maître, un ami, un chercheur insatiable doublé d'un brillant écrivain, dont on ne compte plus les articles qui ont fait date.

François Marchetti, Copenhague.
Membre de :
Dansk Fotohistorisk Selskab,
Club Niépce Lumière,
Les Iconomécanophiles du Limousin.

IN MEMORIAM

Une légende de l'histoire de la photographie, un rédacteur à l'esprit pétillant, et surtout un excellent ami n'est plus parmi nous. Flemming Berendt, membre d'honneur de notre Société, est décédé le 5 août 2014.

Flemming ne fut pas seulement un élément actif dès la création de notre club. Très vite, il fut choisi comme rédacteur de notre bulletin. Simple organe d'information polycopié au départ, ce bulletin est devenu, au cours des presque quarante ans où Flemming l'a dirigé et rédigé, une belle revue illustrée en couleurs, de classe internationale, qu'on lit aussi à l'étranger avec plaisir.

Flemming était toujours en quête du prochain "scoop" et voyageait à travers toute l'Europe à la recherche d'informations inédites, tout d'abord en compagnie de Gerda, et, ces dernières années, avec Inger. Flemming n'hésitait jamais à aider les autres. Nombreux sont les passionnés d'histoire de la photo qui, à un moment ou à un autre, ont tiré profit de l'immense savoir de Flemming. Cette serviabilité lui a gagné bien des fidèles, et il ne fait pas de doute qu'il va leur manquer.

De temps à autre, Flemming parlait d'un banc, là-haut, dans les Cieux. Sur ce banc, il est entouré de ses amis et de ses proches, et tous dégustent un sandwich accompagné d'un verre de vin tout en évoquant les bons vieux jours.

Cher Flemming, salue toute la compagnie de notre part, et "A la prochaine!"

Svenn Hugo, Président de la "Dansk Fotohistorisk Selskab"
(traduit du danois par François Marchetti).



TRENTE-TROIS ANS COMME RÉDACTEUR EN CHEF D' "OBJEKTIV"

Chers membres de la "Société danoise d'histoire de la photographie",

Lorsque, le 25 avril 1981, voici donc trente-trois ans, j'ai été choisi comme rédacteur en chef de notre revue, "Objektiv", je ne mesurais pas l'importance de la tâche à laquelle j'allais m'atteler. Le fondateur du "Musée de la Photographie Preus" m'a alors invité à Horten, en Norvège, où, pendant près de deux semaines, on m'a confié les clés du musée et autorisé à recopier divers documents et livres relatifs à l'histoire de la photographie. Bref, ce fut là pour moi la première incitation à étudier la passionnante histoire de la photographie.

Le soutien suivant m'a été apporté par le bibliothécaire en chef de la Collection des Cartes Postales et Images de la Bibliothèque Royale de Copenhague, Bjørn Ochsner, qui fut mon mentor jusqu'à sa mort, après laquelle j'ai hérité de sa bibliothèque. Mais c'est également Sigfred Løvstad, fondateur du "Musée danois de la photographie" à Herning, qui a exercé une influence déterminante sur moi et sur mon travail, qui, avec le temps, a pris de plus en plus forme pour répondre au besoin d'apporter du nouveau sur l'évolution de la photographie à travers les âges : cela a porté ses fruits au Danemark et même à l'étranger.

Il est difficile de décider à quel moment il faut laisser la place à d'autres, mais je suis sûr que ceux qui ont accepté de reprendre le flambeau⁽¹⁾ voudront et sauront diriger et rédiger "Objektiv" à la plus grande satisfaction de tous. Ils pourront toujours compter sur mon aide et mon soutien.

En tant que "retraité", je vois avec plaisir venir le temps où je pourrai encore approfondir quelques aspects de l'histoire de la photographie. Merci à tous ceux qui, au fil des années, m'ont soutenu et aidé de leurs conseils et de leur expérience!

Flemming Berendt
(traduit du danois par François Marchetti).

1) Flemming Berendt a pour successeurs à la tête d'"Objektiv" Klaus-Eckard Riess, Svend Erik Jeppesen et Niels-Ove Rolighed, qui se partageront la tâche.

Ce texte est, à ma connaissance, le tout dernier qu'a écrit Flemming Berendt avant sa mort (n.d.t.).

Dans les premières années de l'après-guerre, nous étions, à Lyon, une poignée de « jeunes trentenaires » qui se destinaient, par passion, à la photo professionnelle et qui rêvaient de remplacer ceux de l'ancienne génération, dont la plupart travaillaient encore à la chambre en bois 18x24 et utilisaient des laboratoires plutôt vétustes limités au noir et blanc. Ces « anciens » avaient l'excuse d'avoir été coupés du monde par cinq ans de guerre et de corporatisme vichyssois qui les avaient rendus routiniers. Pour eux, les films couleurs qui arrivaient d'Amérique (Ektachrome, Anscochrome, films "lumière du jour" à 8 ASA, "lumière tungstène" à 10 ASA...) nécessitaient des posemètres très précis et une certaine expérience selon chaque sujet traité. De plus, leur développement au laboratoire était très compliqué, dix bains successifs à une température très pointue de 24°C, plus ou moins un quart, y compris le lavage final... Il valait mieux envoyer les films à développer à Paris où des laboratoires spécifiques s'étaient créés, mais il fallait attendre dans l'anxiété le retour pour savoir si la photo était réussie... ou à refaire !

Parmi les « jeunes trentenaires », il y avait, entre autres, Valentin Cuyt dont le studio et le laboratoire étaient blottis au fond d'une cour, 5 rue Childebert, en plein centre ville de Lyon. J'avais moi-même transformé un petit Milk Bar, alors en faille, en studio-labo, rue Childebert également mais au 21, avec vitrine sur la rue. Il y avait André Gamet, ex-reporter de presse talentueux, dont le studio-labo était perché sur les pentes de Choulans (colline où passe le fameux tunnel de Fourvière), mais menacé d'expulsion pour une opération immobilière. Il y avait enfin Henry Rutter qui, fils d'industriel, avait pu faire construire, sur mesures, une structure studio-labo-habitation-garage double, en proche banlieue villeurbannaise.

Pour ma part, relativement trilingue par l'école et par la force des choses (21 mois de travaux forcés en Allemagne), je m'étais abonné à des revues professionnelles américaines, suisses et allemandes. J'étais donc au courant de l'évolution du métier en dehors de nos frontières, mais je rêvais surtout « américain ». L'industrie photographique allemande renaissante, traditionnellement solidaire et disciplinée, avait eu l'idée d'organiser tous les deux ans pendant dix jours à Cologne, sous le nom de Photokina, une énorme foire à la photo, amateurs et professionnels confondus. Je décide donc, dès 1954, d'aller voir ce qu'il en était. J'y fis, entre autre, l'acquisition un peu folle de ma première chambre Sinar, auprès de Carl



Koch, son inventeur : la précision suisse hors de prix, mais je n'étais plus à un endettement près. J'appris que M. Koch, qui devint un ami, mijotait un projet d'association des photographes professionnels de langue allemande (Suisse, Allemagne, Autriche...).

Cette Photokina me rendit compte de l'ampleur du matériel mis dorénavant, moyennant d'amples finances, à la disposition des photographes modernes par rapport à l'insignifiance de mes installations, d'autant que Linhof de Munich, principal concurrent de Sinar, publiait en liaison avec les optiques Schneider, Zeiss, Rodenstock, une luxueuse revue trimestrielle bilingue allemand/anglais, sous le nom de « Grossbild Technik ». Evidemment et avidement, je m'y étais abonné et, question modernité, j'en prenais plein la vue !

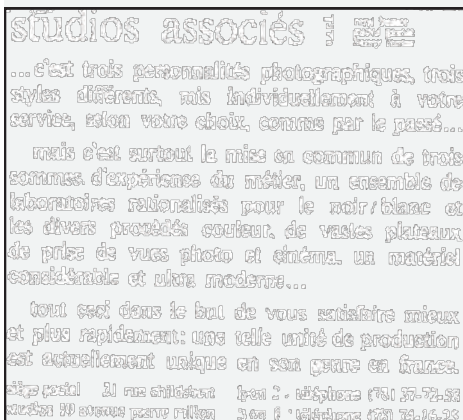
Devant l'ampleur de la biennale de la Photokina, l'industrie photographique américaine avait réagi en organisant, à Washington, une « Biennale internationale de la photo ». Mais pour un Français, Washington est bien plus loin que Cologne ! La firme Kodak de Rochester s'en était émue. J'eus, un jour de 1956, la visite du représentant de Kodak France qui venait me proposer de participer, avec facilités de paiement, à un voyage d'études, très à la mode depuis 1946, vers Washington et l'Est des Etats-Unis. Il convenait de remplir un Super Constellation Lockheed de 80 places avec des utilisateurs des films Kodak dans les domaines les plus divers : photographes, photographeurs, imprimeurs, éditeurs... et curieux. On me ferait rencontrer de « grands » confrères US. On me ferait visiter des studios dans différentes grandes villes. Bref, c'était allé-

chant, je fus partant ! Décollage d'Orly, mars 1957, quinze heures de vol, avec une heure d'escale à Terre-neuve pour refaire le plein. Et nous voilà à Washington où je compris vite que les trois ans d'anglais que j'avais subis à l'école n'avaient pas été assez assidus de ma part ! Heureusement, on nous mit entre les mains d'un guide bilingue qui connaissait parfaitement le programme de Kodak. La visite de la Biennale ne valut pas celle de Cologne, la réception à Rochester fut très sympathique et la rencontre des photographes pleine d'enseignements.

Finalement, nous n'étions que six exclusivement photographes. Un qui gérait, dans la proche banlieue parisienne, un studio de photo pour la mode et la publicité et cinq « provinciaux » qui, comme moi, gagnaient leur vie avec des photos de mariages, portraits et presque accessoirement, de publicité, d'industrie et de mode quand il s'en présentait, mais qui souhaitaient s'orienter plus spécialement dans ces trois dernières disciplines en voie d'expansion. Les autres participants du voyage s'étaient répartis vers des activités à l'envergure économique bien différente : photogravure, imprimerie, édition. Mais notre petit groupe, en deux taxis, était beaucoup plus mobile dans les rues de New-York ou de Chicago, qu'un autocar de vingt à trente personnes. Bien sûr, l'Amérique fut très fière de nous montrer le studio photo et cinéma de Ford Général Motors, à Détroit, dans lequel, lorsque nous sommes arrivés, Ella Fitzgerald en personne, interprétait devant les caméras un « clip » publicitaire, accompagné par Louis Armstrong et sa trompette : « It has to be Buick » sur un air très swing et bien connu. Malheureusement pour nous « photos interdites » mais c'était « géant » et ça nous dépassait. Au laboratoire, la sècheuse-glaceuse avait près de trois mètres de haut. J'étais très content de la mienne, récemment acquise avec un très gros effort financier, elle mesurait un mètre quarante depuis le sol !

Que dire de notre visite à Philippe Halsman et de son « petit » studio en étage de la W67th rue à New-York, sinon qu'il était spécialisé dans les portraits de hautes personnalités internationales ? Il avait à son actif, plus de cent couvertures de « Life » et autres magazines. Sa collaboration fréquente avec son ami, Salvador Dali, lui avait fait réaliser des images extravagantes connues dans le monde entier. Ce n'était pas à notre portée, mais ça valait le détour !





Tel studio de Chicago était spécialisé dans l'équipement ménager. Situé au rez-de-chaussée pour l'entrée des camions, le plateau était divisé en plusieurs studios. Un opérateur, dans l'un, tentait de maîtriser les brillances d'une machine à laver la vaisselle, des assistants s'affairaient, dans un autre coin, on opérait des armoires frigorifiques, dans un troisième, des cuisinières à gaz, dans un quatrième, un autre instrument... C'était ainsi chaque jour, des camions amenaient des appareils ménagers, en remportaient d'autres. L'entreprise employait une cinquantaine de personnes.

Tel autre studio de New-York était entièrement dévolu aux photos de plats cuisinés, de pâtisseries et de gâteaux en tous genres. Le plateau était attenant à une cuisine remarquablement équipée où s'affairaient des cuisinières en blouse blanche. Après le séjour des soldats américains en France et en Italie, leurs épouses étaient friandes des recettes culinaires dont elles avaient entendu parler. Leurs publications étaient alors très en vogue, avec de superbes illustrations en couleurs et en pleine page. D'où cette spécialisation. Dans nos provinces, on était de temps à autre confronté à ce genre de photos qui, à l'époque, n'étaient pas aussi simple à réaliser qu'il n'y paraît de nos jours. Photographier un sorbet et crème chantilly avec de l'Ektachrome 10 ASA à la chambre 13x18, format minimum imposé par le photographe, éclairé par des lampes de cinq cents watts à un mètre du sujet, le temps de faire la mise en page, la mise au point et réglages divers, le sorbet était fondu, la crème dégoulinante. Les studios américains étaient équipés de batteries de flashes électroniques à grande puissance et lumière froide, au millième de seconde. En France, deux studios seulement avaient eu les moyens financiers de s'offrir ce genre d'éclairage, le mensuel « Marie-Claire » et une grande imprimerie de la région parisienne.

Toni Ventì, d'origine italienne comme son nom l'indique, nous avait accueillis par une tournée de Chianti, ce fut très sympathique et son studio, très spécialisé lui aussi, fut très intéressant à visiter. Mais toutes ces photos que produisaient ces confrères américains étaient destinées à deux cent cinquante millions de consommateurs et leur coût de réalisation, donc leur facturation, n'avait que peu de rapport avec le budget dont disposait notre propre clientèle provinciale française. D'où nos difficultés à nous moderniser, étant donné le prix du matériel qui était le même pour tous.

A New-York, un studio a plus particulièrement retenu mon attention, sous le nom de « Studios Associates Inc. », à l'angle de Oxford street et W37th street, en étage. Lorsque nous sommes arrivés, l'unique plateau était en pleine action. On nous a fait attendre dans un couloir que les prises de vues soient terminées. A côté de nous, dans la demi-obscurité, un énorme cube ronronnait de curieuse façon par intermittence. Il mesurait bien un mètre de large sur un mètre de haut. Par une porte entre-ouverte du couloir on voyait un peu ce qui se passait dans le studio et de temps à autre, on était aveuglé par un puissant éclair. Alors, le cube s'arrêtait de ronronner pendant deux ou trois secondes, puis reprenait sa musique crescendo jusqu'au prochain éclair. Nous étions donc à côté du générateur du flash et, entre deux éclairs, on entendait des voix : l'opérateur donnait des instructions à des figurants pour modifier leur attitude, puis « flouch » un bruit sec et puissant accompagnait un nouvel éclair. Au bout de vingt minutes, la séance était terminée. Une douzaine de châssis à film 20x25cm étaient alignés dans une espèce de Caddy à roulettes et allaient partir aussitôt se faire développer au labo-couleur, la pièce contigüe. Dans deux heures on saura si tout à été réussi. Dès demain matin, on pourra faire la sélection de la meilleure image et transmettre à la photogravure, etc....

Nous venions d'assister à la consommation de vingt-quatre plans films Ekta ou Anscochrome 20x25 pour une commande où nous aurions peut être hésiter à consommer deux bobines 6x6, budget oblige !

L'opérateur, qui n'était autre que le Président de cette société, ayant accepté de nous consacrer le restant de son après-midi. Ce fut d'autant plus agréable qu'ayant vécu en France, il parlait un peu notre langue. Il se nommait Constantin Joffé et était le frère d'Alex Joffé, le cinéaste très connu. Il était l'un des quatre associés, élu Président pour l'année en cours. Devant les problèmes que posaient le coût des locations à New-York et celui du matériel de studio et de laboratoire, il avait eu l'idée de grouper plusieurs photographes-opérateurs pour un même studio, chacun traitant, selon son envie et ses compétences, l'une des commandes que recevait la société. Cette idée marqua mon esprit presque autant que le studio de prises de vues à parois mobiles revêtues, comme le plafond, de papier d'aluminium grossièrement froissé, de sorte que l'éclairage au flash des sujets pouvait être le plus souvent réalisé en indirect, donnant ainsi des ambiances plus douces. Des idées que j'allais mettre en application dès que possible.



Avril 1957 : retour à Lyon, des souvenirs plein la tête, trois-cent mètres de Ciné-Kodachrome à visionner, monter et, peut-être, sonoriser. Plus douze films de trente-six vues à développer et mettre en planches contact. En visionnant ces tirages, je redécouvre les photos, entre autres celles que j'avais pu prendre, avec l'autorisation de Constantin Joffé, du studio de la W37th street. Et raviver en moi cette idée d'association de photographes afin d'accéder à un certain potentiel de travail, compte tenu des limites concurrentielles de nos facturations provinciales. Rencontrant, un jour, dans la rue mon presque voisin, Valentin Cuyl, je lui raconte ce que j'ai vu à New-York et lui propose un projet similaire à Lyon. Certes, son studio est trop petit, certes, il a du mal à investir dans le matériel dernier cri, mais il considère qu'ainsi, finalement, il ne vit pas trop mal. Il n'a pas d'autres ambitions. Alors, je remets mon idée dans la poche ! Des mois passent... La vie continue.

1958 – Nouveau voyage à Cologne pour visiter la Photokina. Au stand Sinar, mon ami Carl Koch, prenant note d'une commande, m'annonce que l'association de photographes de langue allemande prend corps sous le nom d'Europhot et que la France, ainsi que l'Italie, la Grande-Bretagne, l'Espagne vont être invitées à y participer.

1964 – La presse professionnelle annonce que le premier congrès de Europhot aura lieu en septembre près de Lucerne. Il y

aura une dizaine de conférenciers d'horizons divers qui nous parleront (traduction trilingue) de technique, de gestion, de fiscalité ou de leur réussite pour ce qui concerne les photographes de métier. Philippe Halsman viendra de New-York raconter sa vie. Ce programme ne peut que m'intéresser. J'irais ! Discutant, un jour, de ce congrès avec mes confrères, André Gamet et Henri Rutter, eux aussi sont intéressés. Rutter propose d'y aller à trois dans sa Citroën DS toute neuve. On fera une économie de transport ! Départ le dimanche 27 septembre. Nous voici donc au Burgenstok, lieu de congrès internationaux. Plus de deux cents photographes de toute l'Europe, plus toute la presse photographique, réunis pendant quatre jours pour parler « photo et prospective ». Le deuxième jour, un des conférenciers, Bertil Neuman, un suédois, nous explique « comment bien vendre nos photographies » et s'étonne que peu de photographes en Europe s'associent pour avoir des moyens de production plus importants malgré le prix du matériel et le poids de l'administratif et comptable. « Vous devriez y réfléchir » conclue-t-il. Et c'était toujours mon intention ! Pendant le voyage du retour, mes deux confrères lyonnais ne parlaient que de ça ! « Nous devrions nous rencontrer un de ces jours ». En effet, nous nous sommes rencontrés plusieurs fois en octobre et en novembre. Et, en décembre, nous avons signé la création des « Studios Associés ».

Après d'un juriste compétent, nous avons donc constitué une S.A.R.L. au capital de 15 000 francs, chacun des trois associés souscrivant cinquante parts de 100 francs. Le nom de la société exprimait bien ce que cela voulait dire et qui s'inspirait assez précisément du studio visité sept ans plus tôt à New-York. La société était prévue pour durer cinquante ans. Nous étions optimistes. Ses statuts déposés le 29 décembre 1964, au Greffe du Tribunal de Commerce de Lyon, ne furent homologués, en raison des fêtes de fin d'année, que le 25 février 1965, avec un effet rétroactif au 2 janvier. Ils désignaient comme siège social mon propre local, du fait qu'il était en plein centre ville de Lyon, 21 rue Childebart et qu'il bénéficiait de vitrines sur la rue, très utiles pour assurer la promotion visuelle de nos activités. Le studio attendant serait désormais « le petit studio » qui ne servirait que pour les travaux nécessitant peu de place et peu de matériel. « Le grand studio » serait celui de Henry Rutter. L'installation de Gamet serait dévolue aux travaux de tirages en couleur puisqu'il avait fait ses preuves dans ce domaine. Le personnel en place garderait ses attributions ; seules les épouses des associés, qui précédemment aidaient leur conjoint à la comptabilité, au courrier ou autre, cesseraient leurs activités : il y aurait un seul secrétariat commun et un cabinet de comptabilité assurerait à l'extérieur de la société cette fonction. Tout se passa bien... sauf pour l'une des épouses qui n'apprécia pas d'être exclue !





La carte de vœux 1965

Les trois associés se réuniraient plusieurs fois par semaine pour la répartition des tâches et un bilan serait examiné chaque semestre chez le comptable. Le gérant de la société changerait chaque année et serait désigné par tirage au sort, et pour 1965 c'est à Henry Rutter que fut attribué la fonction.

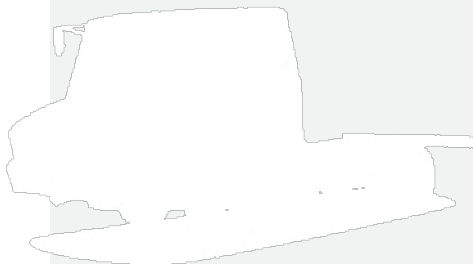
Il restait à faire connaître à nos clients respectifs et à nos fournisseurs la naissance des « Studios Associés ». Il convenait que ce soit spectaculaire ! Début d'année oblige, André Gamet eut l'idée de concevoir une carte de vœux annonçant avec l'entremise d'une gitane à la boule de cristal, une heureuse année... un peu mystérieuse. Réalisée avec talent par notre ami sur papier couleur 20 x 25 cm contrecollée sur du carton fort, ce message parti à trois-cent exemplaires, suivi dix jours plus tard par une autre photo couleur 20 x 25 montrant dans le studio d'Henry Rutter, l'impressionnant matériel technique mis désormais au service de nos futurs clients, un deuxième volet précisant, par le texte, l'importance de ce regroupement, un troisième volet montrant, un peu plus tard, les trois protagonistes en pleine action dans leurs spécificités photo/cinéma, traités en solarisation couleur.

La firme Linhof de Munich qui figurait avantageusement sur la photo de notre étalage de matériel, nous consacra un article de quatre pages illustrées dans sa nouvelle revue trimestrielle, trilingue depuis 1960, « International Foto Technik ». Carl Koch, dont la chambre Sinar était aussi en bonne place, nous envoya depuis Schaffhouse une chaleureuse lettre de félicitations. Certains de nos clients « d'avant » firent de même... Mais certains autres, qui avaient jusque là bénéficié de nous mettre en concurrence, nous boudèrent ! Bref ! l'année 1965 démarra dans l'enthousiasme. Nous avions en mains un outil exceptionnel qui allait nous faciliter la vie et, peut-être, nous apporter une meilleure rémunération... avec le temps ! Comme en agriculture, il faut être patient pour récolter les fruits de son travail. Les commandes arrivaient, personne ne chôma. En février, la production d'un calendrier pour Berliet (futur Renault Trucks. Ndlr.) nous obligea à louer pour quelques jours une partie du Palais de la Foire (alors installé le long du Rhône à l'emplacement actuel de la cité internationale et Interpol. Ndlr.). Il fallait beaucoup de place pour installer un important décor conçu et réalisé avec l'agence Bertin, décor devant lequel devaient évoluer plusieurs figurants filmés par André Gamet et photographiés par mes soins. Grâce à l'association, nous avons pu éclairer suffisam-

ment ces installations. Un peu plus tard, Henry Rutter et moi partions quelques jours pour la région d'Arbois pour illustrer une campagne de publicité sur les vins Henri Maire. Il convenait de monter et démonter des échafaudages à travers d'immenses vignobles pour réaliser des vues plongeantes avec mises en scène de vendangeurs en habits franc-comtois. Le beau temps nous a bien aidés. Puis on est passé à d'autres projets.

La première réunion « comptable » semestrielle s'est passée sans encombres. Le chiffre d'affaires avait atteint le total de ce que nous réalisions chacun précédemment. Nous allions tâcher de faire mieux, après quelques ajustements de détails. Le "gros morceau" de décembre fut une mobilisation des "trois mousquetaires" pour un projet de calendrier pour Berliet, dont le quatrième était Laurent Veyron Lacroix, artiste peintre de talent qui exposait chez Marcel Michaud, galerie Folklore, mais qui gagnait sa vie comme graphiste publicitaire. Berliet lançait son nouveau camion, très avant-gardiste, le Stradair. Veyron Lacroix avait imaginé un scénario style « western » où se mêlaient une héroïne très pin-up à des gardians, leurs troupeaux de taureaux noirs, des chevauchées dans les eaux basses de la Camargue qui convenaient très bien aux évolutions de ce camion amphibie. Gamet filmait, je photographiais de jour et parfois de nuit à la lumière des phares de nos automobiles respectives. Ce fut une belle aventure collective et l'année 1965 allait se terminer avec cette facture assez conséquente !

La réunion statutaire concernant le bilan de l'année écoulée ne put avoir lieu en janvier, le comptable n'ayant pas encore arrêté les comptes. Elle fut repoussée, puis repoussée encore. Finalement, nous fûmes convoqués début mars, studio Rutter, le gérant en fin d'exercice. Et là, surprise : avant même d'entrer dans le vif du sujet, sur la table nous attendait le compte-rendu de la réunion, dactylographié. Par qui ? Douze décisions y étaient mentionnées prises à l'unanimité en raison des bénéfices insuffisants. Entre autres, le transfert du siège social à l'adresse du studio d'Henry Rutter, lequel étant nommé gérant définitif « devant la méfiance de l'Administration fiscale envers les gérances tournantes ». A la première lecture de ce texte de deux pages, Gamet et moi avons cru à une aimable plaisanterie ! Mais ce n'était pas le cas, c'était bien écrit sur du papier à entête de la Société. Afin de gagner du temps, le gérant nous demanda simplement de signer « lu et approuvé »... Stupeur ! D'autant que certai-



Le Stradair Berliet

nes propositions étaient pratiquement irréalisables. Lors des précédentes réunions, nous n'avions pas été habitués à ce genre de comportement, fort éloigné de nos principes de l'origine. Il n'y avait pas à discuter, l'un des associés n'était pas content des résultats financiers.

Nous étions pourtant face à une concurrence assez sévère et certains de nos clients avaient même qualifié nos tarifs de « trois étoiles », ce qui, par rapport aux prix pratiqués par les studios parisiens, était faux. Nous avons construit la société à trois afin de faciliter les décisions en cas de désaccord. Gamet et moi n'étant pas d'accord et Rutter restant inflexible, nous allions nous accorder un peu de réflexion avant de prendre la décision fatale. Il y avait pas mal de travaux en cours et d'autres commandes allaient sûrement arriver. Il fallait « assurer » dans la discrétion totale vis-à-vis des clients et des fournisseurs. On se donnait deux mois ! La réunion de mai n'apportera rien de nouveau, chacun restant sur ses positions. Rutter nous parla même de son projet du rachat de nos deux lots de parts sociales par un monsieur X, lui-même restant le gérant de la S.A.R.L. dont il faudrait bien faire modifier le nom. Les studios n'étaient plus associés !

Ainsi fut fait, sur papier timbré en date du 10 juin 1966. L'expérience « Studios associés », première en France, et peut être en Europe, avait échoué ! Le deuxième congrès d'Europhot aurait lieu un an plus tard, en Bavière, cette fois. J'y serai invité comme conférencier sur le sujet « Espoirs et déceptions des Studios Associés ». Quatre cent soixante dix participants, et parmi les journalistes et observateurs, Bob Schwalberg, venu des Etats-Unis pour « Popular photography ». Son compte-rendu du Congrès, pour l'édition de février 1968 du célèbre magazine fut assez élogieux et citait, avec humour, ma conclusion : « Je croyais encore malgré tout à l'association des studios de photographes... Comme je croyais encore qu'il pouvait y avoir des mariages parfaits ! » Ce qui, selon les propos de Schwalberg, déclencha une ovation.

Gamet et moi avions donc repris, chacun de son côté, nos activités spécifiques. Les trois désormais ex-associés s'étaient partagé les acquisitions en matériel de 1965, c'était toujours çà de gagné ! Gamet, expulsé de son studio de Choulans, put se réinstaller quai Saint Vincent. Quant à la nouvelle S.A.R.L. BASSSET, mon fils Alain étant devenu mon associé, elle allait trouver à Caluire l'occasion d'avoir un grand studio ! Et pendant ce temps, à Paris,

trois de nos confrères (et amis) de haut niveau, créaient en 1973 et sans nous consulter une société « Studios associés ». Cette même raison sociale eut les honneurs de la presse spécialisée. On leur a souhaité plein succès ! 📷

📷 Les nouveaux « Studios associés »
Extrait du mensuel "Le Photographe"

📷 La carte de visite des « Studios associés »



international
photo
technik
NUMERO 2 / 1966
La revue de la photographie
en grand et moyen format
VERLAG GROSSBILD-TECHNIK GMBH, MÜNCHEN

Studios Associés

À la fin du XVIII^e siècle, Lyon était le centre de l'imprimerie française. Aujourd'hui encore, l'industrie graphique joue un rôle important dans la région lyonnaise. Aujourd'hui, les imprimeurs ont besoin de la photographie et ils collaborent étroitement avec les studios photographiques. Ajoutez à cela la demande résultant de la présence d'une industrie puissante et vous comprendrez immédiatement l'importance qu'ont prise les studios photographiques dans la ville qui a donné le jour aux frères Lumière.

Après les photographes parisiens, les photographes lyonnais constituent le principal groupe français de spécialistes en photo publicitaire et industrielle. Les studios lyonnais ont une structure artisanale qui constitue une réelle garantie de qualité. Le maître artisan détermine et contrôle entièrement sa production dans toutes ses phases.

Il faut amortir rapidement le matériel. En outre, il faut renouveler le matériel et disposer d'appareils variés pour satisfaire à tous les desiderata de la clientèle ou mieux encore pour précéder et prévenir ses desiderata. C'est pourquoi les investissements sont importants et entraînent souvent l'achat d'appareils coûteux qui sont indispensables, même s'ils ne sont pas employés quotidiennement.

Ce sont ces problèmes de rentabilité de l'entreprise qui ont incité trois photographes à former une société. Sans restreindre en rien la personnalité de chacun et sans modifier les méthodes de travail, cette association permet une administration en commun des laboratoires en noir et blanc, du développement en couleur, des ateliers de cinéma et enfin du laboratoire pour tirages positifs.

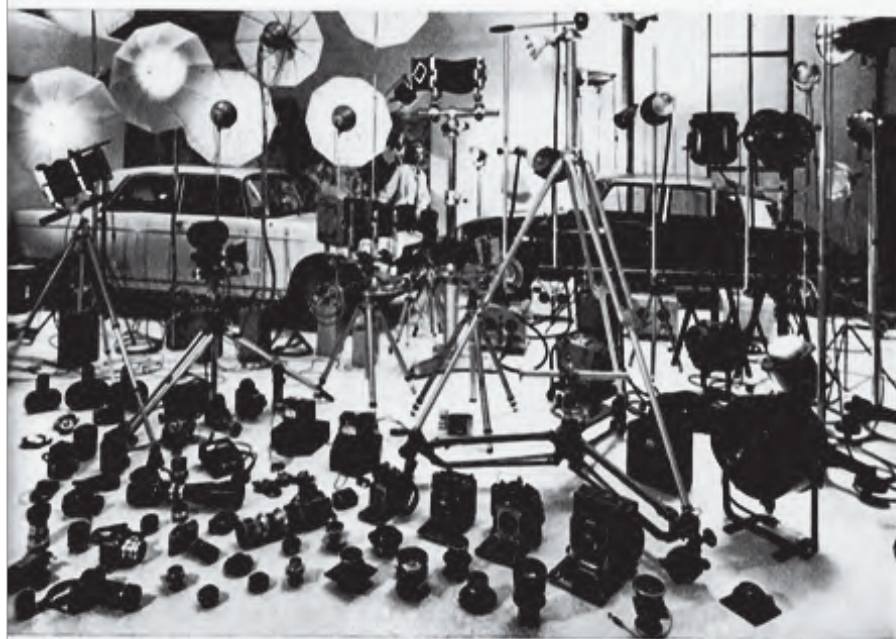


Voici les trois photographes des Studios Associés, Lyon: René Basset, André Gamet, Henry Rutter.

Tous ces laboratoires, qui jusque là étaient déficitaires, peuvent travailler maintenant d'une façon rentable, en raison d'un volume de travail plus important. Malgré la collaboration intime et la répartition uniforme des commandes, chacun conserve entièrement la direction de son propre atelier.

René Basset (46 ans) est venu à la photographie à 17 ans. C'était un amateur passionné qui, par manque de moyens, avait bricolé la plus grande partie de son équipement. Au cours des dix années pendant lesquelles il est employé dans une fabrique de soieries, son violon d'Ingres lui a valu de nombreux succès, jusqu'au jour où il s'est décidé à franchir le grand pas et à se mettre à son compte.

Suite page 139



Lorsque trois photographes connus et bien équipés s'associent, il ne faut pas s'étonner qu'un seul grand studio avec de nombreux appareils suffise à peine pour leur activité. Cette photo démontre d'une façon frappante combien la capacité du studio a été augmentée par cette union de trois personnalités. Car dorénavant, il n'y a guère de commandes auxquelles cette équipe ne puisse faire face puisque l'on dispose des moyens techniques pour les travaux en tout genre: chambres de tous formats, lampes à incandescence et flashes de grande capacité, le tout à la disposition des clients. Il existe évidemment aussi tout un choix d'objectifs de qualité, avec des distances focales et des ouvertures les plus variées. L'équipe dispose également de plusieurs types de caméras cinématographiques avec objectifs de différentes focales et objectifs Zoom, ainsi que de pieds et d'appareils de prises de vues, et enfin des studios proprement dits des différents associés. Tout cela fournit au client la garantie que l'on mettra en œuvre pour résoudre ses problèmes, les appareils appropriés et les connaissances spéciales des trois associés. De plus, chacun des associés a amené sa clientèle, de sorte que le studio dispose d'emblée d'une clientèle trois fois plus importante, ce qui lui donne trois fois plus de chances d'acquiescer de nouveaux clients car une bonne clientèle fait plus pour la publicité d'un studio que les campagnes les mieux menées.



Schwalberg at EUROPHOT



Bob Schwalberg returns to POP PHOTO as a correspondent-at-large covering England and continental Europe. Formerly Technical Editor of this magazine, Schwalberg has lived in West Germany for more than seven years.—Ed.

This second triennial summit conference of European photography convened in October a good half-mile above sea level in the much-too-pretty-to-be-believed village of Garmisch, high in the beery Bavarian Alps. EUROPHOT, the 14-year-old amalgamation of European professional photographic organizations, representing member-groups in 15 nations, drew a total of 473 congress participants from 22 different countries including the USA. Lead-off and tail-gate speakers were Morris Gordon, Western Electric's now-retired director of photography, and Tom Brahm from NASA's Manned Spacecraft Center in Houston, you-know-where.

Opening his talk on "Industrial Photography" with the observation that the filled Kurhaus auditorium proved that the participants were far from satisfied with what they are doing in photography, Morris Gordon proceeded to attack photographers "who look without seeing," the "one-way photographers," and the "stylists among us" who are "bogged down by narrow reference." With his many pictures he proved that "industrial photography" is a meaningless term that includes every possible sort of photography that happens to be produced by people who work in industrial companies. When a sexy ice-skater flashed on the screen, Gordon helpfully explained that this was an industrial photograph, the girl being a company employee who had won a competition. Somewhat obscurely, Gordon told us that "nowadays photographic generations change every two years" (a disturbing concept for any 40-year-old photo writer). He declined to elaborate on this pronouncement in subsequent conversation.

Professor Dr. Eberhard Klein, who heads the scientific side of Agfa-Gevaert in Leverkusen, spoke on "Modern Science at the Service of Photography," and proved to be one of the few congress speakers whose advertised title described the goods delivered. Among other things, he advised us that a single speck, or crystal, of silver halide, the light-sensitive stuff that makes conventional photography possible, contains approximately ten-to-the-eighth, or 100 million silver atoms. This caused me to recall that the 864 square millimeters in a standard 24x36-mm negative are alleged to contain about three billion bits of silver halide, and by simple multiplication to determine that if Dr. Klein is right,

the atomic population of a single 35-mm negative should be around 300,000,000,000,000,000 (300 quadrillion); which proves the danger of giving too much information to the wrong sort of people.

From this paper it became apparent that scientists are capable not only of counting these bits and pieces, but of reorganizing and reshaping them as well. He projected several electron-microscope slides which showed experimental fine-grain film emulsions composed of geometrically perfect square and hexagonal halide crystals arranged in nearly perfect rows. The world-wide shortage of silver, and the consequently rising cost, are intensifying research into new non-silver processes. Dr. Klein believes that silver-process black-and-white film might possibly be replaced by a non-silver process in the future, but that silver halides are probably not replaceable



Portrayer of celebrities, Yousuf Karsh, center, enlivened congress with reminiscences.

for color films, primarily because of the greater "information content" of silver-based films. While we were reeling with a new realization of the awesome responsibility of converting so many bits of matter into photographic imagery, Dr. Klein concluded by speculating on the possibility of photographing sound, touch, and taste—upon which he happily did not expand.

Next on the program was René Basset, a French advertising, industrial, and commercial photographer in Lyon who joined with two competitors to form a cooperative business under the name Associated Studios, in 1965. A year later, this experiment ended in failure, and the three erstwhile partners returned to independent operations. Basset told this story with such a combination of naive detail and utter sincerity that the audience was with him from start to finish, and all thoughts of press-table desertion evaporated. More than this, Basset was the only speaker who actually used photography as an integral part of his presentation, rather than as an incidental appendage. His many slides were timed to the story and told us so much about being a professional photographer in the city of Lyon that for the next hour Basset had over 470 partners.

continued on page 70

Popular PHOTOGRAPHY

SCHWALBERG AT EUROPHOT *cont.*

This Lyon group was based upon Basset's first-hand knowledge of New York City's well-known Studio Associates. Like the New York group, it shared studio, darkroom, office services, and unified business representation. It was the latter service, as Basset discovered, which caused the inevitable break-up since, as almost everybody knows, a group of three professional photographers cannot fail to produce a minimum of four different opinions on anything. Despite all this, Basset concluded that he still believes in associated studios, just as he still believes in the perfect marriage, which was the signal for probably the greatest ovation that this reporter has ever experienced at a photographic conference.

On the second morning we were addressed by a young and somewhat Carnaby-Streetish Frenchman with no shortage of hair whose high-speed Gallic delivery, read with eyes riveted to his text, had our simultaneous English/German translators sending emissaries to the podium pleading for a verbal slowdown. Jeanloup Sieff's talk was titled "The Fashion Picture Does Not Exist," and insofar as he demonstrated that his pictures—sombre blacks, strange perspectives, startling foreground figures, vaguely Charles Addams chauffeurs, pale, delicate young things, and a surprisingly large number of Rolls Royce grilles—are both visually exciting and, incidentally, illustrate the architectural details of feminine apparel, he may have proved his point.

Sieff's pictures were so refreshingly original that they were projected again later by popular demand, and about one-third of the conferees, including me, showed up for the second run.

Difference is in the eyes

If Sieff is an excellent photographer, he is also a master of platform repartee. Question from the floor: "Mr. Sieff, you say that you use your lenses to recreate what you see with your eyes, but I never see such things. Why is this?" Sieff: "We have different eyes." Question: "Mr. Sieff, how much do you charge for photographs such as these?" Sieff, breaking into Gallic English: "Many, many dollars."

Sieff was a hard act to follow, and this fell to Dr. Walter Boje (pronounced "boy-eh"). Agfa-Gevaert's cultural ambassador to the kingdom of color photography. Boje believes that students are today still being taught photography in purely Daguerrean terms: that is, to copy nature. For him, modern photography begins when we discover that the camera is only a technical tool for communication.

Boje's philosophy is that there are no errors, but only effects. Grain, blur, distorted perspective, and all of the other so-called mistakes are potentially valuable tools in the photographer's kit, tools that can make or break the essential effect in



*Adapté du danois
par François Marchetti.*



*La maison d'Alice Austen.
© K.E. Riess.*



*Le Press Graflex d'Alice Austen sur une des
chaises.*



John Haggerty Austen.

Si l'on s'intéresse à l'histoire de la photographie et qu'on aille New York, un "must" s'impose : c'est de prendre le ferry-boat gratuit qui mène de la pointe sud de Manhattan à Staten Island pour aller visiter la maison d'Alice Austen, au bout de Hylan Boulevard. On y découvre une oasis, une idyllique demeure campagnarde avec un grand jardin vert ouvrant sur la passe qui mène à New York. De là, le regard embrasse, par delà l'Hudson River, le décor aérien de Manhattan et la Statue de la Liberté. Pendant plus d'un demi-siècle, c'est dans ce cadre qu'a vécu Alice Austen.

Le grand-père maternel d'Alice, John Haggerty Austen, ayant fait fortune dans les affaires, avait acheté la vieille ferme hollandaise en 1844. Il l'avait transformée à son goût et baptisée "Clear Comfort". A l'âge de 3 ans, Alice Austen vint y habiter avec sa mère, car le père avait abandonné le foyer familial. Logeaient également dans la maison Tante Minn et Oncle Oswald Müller. Celui-ci, capitaine danois d'un navire, parcourait les mers du globe et ramenait des tas d'objets précieux de ses expéditions.

En 1876, ayant rapporté d'Europe un gros appareil photo à plaques sèches, il s'était mis à photographier. C'était là quelque chose qui avait éveillé l'intérêt de la petite fille de 10 ans et lui avait donné l'envie de s'y mettre à son tour. On lui permit d'utiliser l'appareil lorsque son oncle était absent, et elle eut la chance d'être aidée par un autre oncle, professeur de chimie, qui lui apprit à faire les travaux de laboratoire. On installa sous les combles de la maison une chambre noire, où Alice passa beaucoup de temps à développer ses plaques de verre et ses photos. Mais comme l'habitation ne disposait pas encore de l'eau courante, il fallait qu'Alice reste des heures près du puits, dans le jardin, à rincer les plaques dans une eau glacée.

Les premières photos d'Alice Austen connues aujourd'hui remontent à 1884. A l'âge de 18 ans, elle était déjà une habile photographe ayant le sens de la lumière et des ombres, de la composition et de plus encore.

Intéressant pour sa biographie est son autoportrait où l'on voit aussi Tante Minn et Oncle Oswald. Avec dévotion, Alice photographia les intérieurs de "Clear Comfort", qui, avec les nombreux objets en argent, porcelaine et faïence que l'oncle avait ramenés d'Orient, nous donnent l'impression d'un décor typiquement victorien. Sur quelques-unes de ces photos, on devine encore la fumée dégagée par le flash au magnésium.

Alice était une belle jeune femme sportive, qui menait la vie de la haute société avec ses nombreux amis. Championne de tennis adulte, elle ne manquait naturellement pas de fixer sur ses plaques l'activité des courts. Quand, en 1896, son amie Violet Ward écrivit un livre sur le "Bicycling for Ladies", c'est Alice qui se chargea de l'illustrer, les seules photos pour lesquelles elle se soit jamais fait payer.

C'est sans doute aussi par pure philanthropie qu'elle réalisa, sur commande mais non sans intérêt personnel, toute une série de photos sur le centre de quarantaine de Staten Island. Là, tous les émigrants européens devaient passer une visite médicale avant d'être admis à Ellis Island et à New York. A cette époque, la fin des années 1890, il s'agissait d'environ un demi-million de personnes par an. Alice y officiait comme reporter photographe, ce qu'elle fit également à Hoboken, dans le New Jersey, juste en face de New York, pour montrer les dégâts causés par le grand incendie de mai 1897. Ses photos témoignent de l'ampleur des destructions.

Vers 1900, on voit Alice Austen photographe des courses automobiles, ce qui exige l'emploi d'un appareil à vitesses d'obturation élevées. De quel appareil de reportage se sert-elle lorsqu'elle se perche tout en haut d'un piquet de clôture pour avoir une vue plongeante ? Serait-ce un Goerz Anschütz de Berlin, appareil doté d'un rapide obturateur à rideaux inventé par Ottomar Anschütz ? Goerz avait de bonnes relations aux Etats-Unis et vendait ses appareils aussi à New York.

Alice Austen possédait de nombreux appareils photo et elle emportait tout son matériel dans une gigantesque malle lorsqu'elle voyageait à l'étranger, en Europe, par exemple. Mais elle se munissait probablement d'un appareil plus léger pour photographier le peuple des rues à New York. Ses nombreux instantanés nous ouvrent une fenêtre sur l'activité des rues new-yorkaises il y a plus de cent ans.

Le seul appareil d'Alice Austen qu'on ait pu identifier avec certitude est son Press Graflex de 1906. On le voit sur une photo où, étrangement, Alice l'a placé en haut d'une chaise juchée sur deux chaises, dans son salon.

En dehors de la photographie, la grande passion d'Alice Austen était le jardinage. De sa propriété près des berges de l'Hudson River elle fit un modèle parfait de l'art des jardins victorien, et, pour couronner le tout, elle fonda, en 1914, le Staten Island Garden Club, qui existe toujours aujourd'hui. Le fait qu'elle ait été la première à posséder une automobile à Staten Island en dit assez sur son statut social.

Pour ce qui est de la vie privée d'Alice Austen, on sait qu'en 1899, elle rencontra Gertrude Tate, sa cadette de cinq ans, qui était jardinière d'enfants et professeur de danse. Alice fut rapidement conquise par la gaieté et l'humour de Gertrude. Les deux femmes nouèrent une relation définitive et partagèrent heurs et malheurs pendant cinquante ans. Mais c'est seulement en 1917 que Gertrude emménagea chez Alice, malgré l'opposition de la famille devant cette relation "indécente".

Le trafic maritime vers et de New York, juste devant la porte du jardin d'Alice Austen, était, jour après jour, un spectacle fascinant qui offrait à l'objectif toutes sortes de sujets. Si, au début, Alice ne voyait passer que de fringants voiliers, elle découvrit bientôt que des navires de guerre à l'allure inquiétante venaient jeter l'ancre tout près pour finalement faire place à d'imposants paquebots.

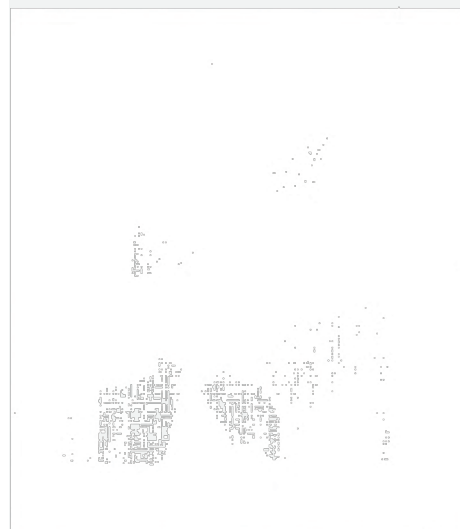
Déjà en 1888, Alice avait fait une photo poétique de son grand-père



Autoportrait d'Alice avec sa tante Minn et son oncle Oswald. 1884.

maternel en petite silhouette assise sur un banc sous un arbre et regardant passer les bateaux. "D'où viennent-ils et où vont-ils ?" devait-il se dire à l'instar de Caspar David Friedrich, qui avait peint des voiliers comme symboles du destin et des mystères de la vie.

Certaines photos d'Alice Austen peuvent être considérées comme des documents historiques. Elle photographia, par exemple, The Great White Fleet, une escadre de seize navires de guerre que le président Theodore Roosevelt avait envoyée faire le tour du monde en 1907 pour démontrer et affirmer la puissance de l'Amérique. En 1911, elle prit une photo du "Lusitania", un vapeur transocéanique qui, six ans plus tard, allait sombrer, atteint par une torpille allemande, ce qui allait entraîner les Etats-Unis dans la guerre. Elle photographiera par la suite les deux transatlantiques français, l'"Ile-de-France" et le "Normandie".



Alice Austen et Gertrude Tate.



Alice Austen photographant, assise sur un piquet de clôture.



Alice Austen et Gertrude Tate, désargentées, à l'automne de leurs vies.

8000 plaques de verre originales, 3500 ont été conservées. Beaucoup de ces photos trouvent place dans l'ouvrage "The Revolt of American Women", cependant que le magazine Life publie un article de huit pages sur Alice Austen. Le tout rapporte plus de 4000 dollars, et Alice peut ainsi déménager et entrer dans une maison de retraite privée.

En octobre 1951 est organisé un "Alice Austen Day", où ses photos sont exposées et où un hommage solennel lui est rendu devant trois cents invités. Elle aurait déclaré à cette occasion : "Je suis heureuse que ce qui a été jadis un grand plaisir pour moi devienne à présent un plaisir pour d'autres."

Alice Austen mourut paisiblement le 9 octobre 1952. Elle et Gertrude avaient souhaité être enterrées dans le même tombeau, mais ce vœu ne fut pas exaucé par les deux familles.

Avec le temps, la maison de Hylan Boulevard à Staten Island tomba en ruines. Mais lorsque le bruit courut qu'on allait peut-être édifier un gratte-ciel à sa place, des âmes compatissantes s'émurent et gagnèrent les autorités à leur cause afin que ce qui avait été la demeure d'Alice Austen fût restauré. C'est aujourd'hui un joli petit musée dans un cadre ravissant et qui porte le titre envié de "National Historic Landmark".

En juillet 1914, elle braqua son objectif sur le plus grand paquebot de l'époque, l'allemand "Vaterland". La guerre ayant éclaté, celui-ci resta ancré à New York. Les Américains le confisquèrent en 1917 pour en faire un navire transporteur de troupes sous le nom de "Leviathan", qu'Alice photographia également.

Dans les années 1920, Alice Austen dut constater que les fonds légués par son grand-père maternel avaient considérablement diminué. Avec le krach boursier de 1929, ce fut la catastrophe : Alice y perdit toute sa fortune. Alice et Gertrude essaient d'y remédier en ouvrant un salon de thé dans la maison, en vain. Et, à son grand désespoir, Alice se voit contrainte de vendre peu à peu meubles et objets précieux rien que pour assurer la subsistance quotidienne. En 1945, cela ne suffit plus, et les deux femmes sont obligées de quitter la maison. Gertrude trouve à se loger chez des parents, mais Alice en est réduite à l'asile.

Heureusement, elle a le temps de confier les négatifs de ses plaques de verre à une connaissance de la Staten Island Historical Society.

C'est là que les photos d'Alice Austen sont découvertes en 1950 par les gens d'une petite maison d'édition qui désire publier un livre sur les femmes américaines. On se rend compte brusquement qu'on a affaire à l'œuvre d'une grande photographe. Des

Nous avons eu l'autorisation de reproduire 11 des photographies d'Alice Austen : "Courtesy of Alice Austen House". Nos vifs remerciements à la Alice Austen House pour nous avoir autorisés à reproduire ces photos.

On peut voir beaucoup d'autres photos d'Alice Austen en consultant le site www.aliceausten.org.

Lire les parties consacrées respectivement à la vie d'Alice Austen, à sa maison et à son art de photographe, et taper "Collection" pour voir un vaste choix de ses photos.

Texte et illustrations publiés avec l'aimable autorisation de Klaus-Eckard Riess, de la "Dansk fotohistorisk Selskab" et de sa revue, "Objektiv".



Un agent de police bien sévère.



Grand-père regardant les bateaux.



Deux musiciens des rues.



🎷 Une vendeuse des rues.

👉 Deux petits cireurs de chaussures.





Ceux qui étaient présents à notre Assemblée générale 2014 se souviennent, sans aucun doute, de la belle conférence donnée par Michel Rouah et ayant pour sujet la présence de l'Exakta dans les films. Il nous est ensuite venu l'idée d'élargir le thème et de tenter de traquer à travers des scènes des films récents, ou plus anciens, tout type d'appareil ou de référence avec la photographie.

Il aurait été tentant de commencer par « Blow up » d'Antonioni ou « La dolce vita » de Fellini, mais pourquoi faire simple quand...?

Ce n'est pas par pédanterie que nous commencerons par un sujet moins connu que « La peau douce » mais uniquement parce qu'apparaît dans une scène une relique que tout collectionneur de Foca, voire d'autres, rêverait d'avoir dans sa collection. Une magnifique enseigne publicitaire en plastique thermoformé et, comble du bonheur iconomécaphile, électriqué et clignotante. La scène se passe en 1964 et l'on sait qu'à cette date, OPL avait déjà cédé la distribution de la marque à Lumière avant que tout disparaisse lors du rachat par SFIM-ODS. Cette enseigne est donc bien une relique.

Mais lorsqu'on s'intéresse plus avant à l'histoire, nous nous demandons pourquoi l'épouse du héros du film rentre dans un magasin de photographe. Parce que ce même héros a pris des images. Donc, visionnage au ralenti de l'histoire et le voilà en prise de vues avec un Rolleiflex.

L'intrigue et le dénouement de l'histoire se font grâce et à travers la photographie. Je vous laisse juges de cette rubrique et il ne tient qu'à vous de la remplir avec d'autres images et textes que vous aurez trouvés au gré de vos visionnages.

« La peau douce » est un film français réalisé par François Truffaut, sorti le 20 avril 1964.

L'histoire : Pierre Lachenay est un écrivain à succès, directeur de la revue littéraire Ratures et spécialiste de Balzac. Il est marié à Franca dont il a une fille, Sabine. À l'occasion d'une conférence à Lisbonne, il rencontre Nicole, une hôtesse de l'air. Leur liaison perdure au delà du voyage. Pierre est assez maladroit et prend souvent les mauvaises décisions. Sa femme soupçonne l'adultère et le couple se sépare mais Nicole ne veut pas s'installer avec lui. Quand elle découvre les preuves de l'adultère, Franca décide de l'assassiner.

Le contexte : Truffaut décide de faire ce film rapidement avant de pouvoir tourner Fahrenheit 451. Il souhaite faire un film « indécent, complètement impudique, assez triste, mais très simple ». Le scénario s'inspire de l'affaire Jaccoud et de l'affaire Nicole Gérard.

La crise conjugale entre Franca et Pierre Lachenay pourrait être inspirée de la crise conjugale entre Madeleine Morgenstern et François Truffaut. De même, la relation entre Pierre Lachenay et Nicole ressemble à la relation de Truffaut avec Liliane David. Truffaut a d'ailleurs tourné les scènes qui se passent dans l'appartement du couple Lachenay dans son propre appartement.





Le film a été présenté en compétition au festival de Cannes en 1964. Il y a été très mal reçu et a été très critiqué en France. En revanche, il a reçu un accueil beaucoup plus favorable en Scandinavie.

La critique : Le Cain 2004 considère que "La Peau douce" est avec Les "Deux Anglaises et le Continent" le plus beau film de François Truffaut. Même si le film s'inspire de faits divers, on peut aussi y voir un aspect autobiographique. 🇫🇷

Les acteurs principaux sont Jean Desailly, Françoise Dorléac, Daniel Ceccaldi et Nelly Benedetti. (source : Wikipédia)



Comment restaurer une gravure d'un appareil reflex des années soixante ?

Il arrive souvent que la peinture, donnant le nom du fabricant, située au fond de la gravure se décolle et disparaisse. Choisissez une peinture émail à séchage lent de la couleur souhaitée. Les modélistes connaissent parfaitement ce dont je veux parler. Assurez vous que la peinture remplisse bien tous les coins des lettres.

Ensuite, grattez le surplus avec une spatule que vous fournira n'importe quelle carte de visite pendant que la peinture est encore humide. Ne vous inquiétez pas des éventuelles bavures encore existantes.

Après trois heures de séchage, essuyez les bavures avec votre carte de visite dont le bord sera préalablement humidifié avec de l'essence à briquet. Si le résultat n'est pas parfait, recommencez l'opération lorsque la peinture est sèche en employant la même méthode. 🇫🇷

Changer le revêtement d'un boîtier SLR des années soixante est presque un jeu d'enfant !

Et moins coûteux en utilisant des tissus vinyle. Une grande variété de choix est possible et on peut en trouver avec du grain imitant le cuir. Il est possible d'en trouver comme couverture d'attachés-cases, d'agendas ou de classeurs. Vous n'avez que l'embarras du choix. Même neuf, cela ne vous ruinera pas et c'est souvent un meilleur choix, car usé, le tissu vinyle ne ressemble à rien. Efforcez vous de trouver un grain approchant de celui à remplacer.

Il s'agit de remplacer toutes les pièces de revêtement de l'appareil pour uniformiser l'aspect. Prenez les mesures à partir des pièces à remplacer, coupez le vinyle avec un cutter pour modélisme, n'employez pas de ciseaux. Soyez précis dans votre coupe car le vinyle, légèrement caoutchouteux, a une mémoire de forme et il vous faudra préformer votre vinyle sur la forme à habiller avant de faire vos coupes.

Une fois la coupe faite, égrenez la face à coller avec un papier de verre n° 400. Appliquez une colle de scellement et appliquez votre revêtement sur la partie à couvrir en appuyant pendant quinze minutes. Vous pouvez utiliser les manches d'une pince plate pour serrer le vinyle sur le corps de l'appareil. Il est important que cette opération soit soigneusement réalisée car le vinyle pourra se décoller rapidement. 🇫🇷



Emile Target

L'atelier d'Emile Target était situé 26 rue Saint Gilles dans le 3^{ème} arrondissement à Paris. Il s'est ensuite agrandi en occupant les 26 et 28 de la même rue et en ajoutant un local au 50 rue Turenne, un très bel immeuble toujours dans le 3^{ème} arrondissement à Paris.

La Société d'Excursion des Amateurs Photographes

On a toutefois peu de données sur Emile Target. Le bulletin de la Société française de photographie de 1893 le cite comme membre de la "Société d'excursions des amateurs photographes". En reprenant les termes du bulletin, on y apprend que cette société, créée et autorisée par le Préfet de police en date du 4 juillet 1887, a pour but d'organiser des excursions et des conférences pratiques en vue du développement et de la diffusion des connaissances photographiques. La société (article 4) est composée de membres honoraires, de membres fondateurs et de membres actifs.

Le titre de membre honoraire est conféré comme un hommage aux personnes qui, par leurs travaux scientifiques ou artistiques, ont rendu des services reconnus à la photographie. Ils sont nommés par le Comité. Il s'agit, en 1893, de Monsieur Davanne, Président du Conseil d'administration de la Société française de photographie, de Monsieur Jansen, de l'Institut, Directeur de l'observatoire d'astronomie physique de Meudon, du Colonel Laussedat, Directeur du conservatoire des arts et métiers, du docteur Marey de l'Institut, Directeur de la station physiologique du Parc aux princes et de Monsieur Léon Vidal, président de la Chambre syndicale de la photographie.

Les membres fondateurs sont les membres qui assistaient à la première excursion, qui a eu lieu, le 5 mai 1887, aux carrières d'Argenteuil. Ne sont admis comme membres actifs que les Amateurs de Photographie. Ils devront être présentés par deux

membres. Le Comité a qualité pour décider de leur admission. La cotisation s'élève à 10 francs par an soit plus de 50 € actuels et pour 150 francs on peut se libérer des cotisations à venir et devenir membre à vie.

Un détail intéressant à l'article 15 : "Après chaque excursion, tout membre voudra bien remplir un imprimé spécial indiquant les conditions dans lesquelles il a opéré (en clair, c'est l'invention du fichier EXIF, tout au moins dans sa version imprimée !) et remettre un spécimen de chacune des épreuves, qui devront former les archives et les collections".

Parmi les membres illustres (qui sont souvent des membres fondateurs) on note:

Georges Balagny (photographe rue Salneuve), Jules Carpentier, Robert Demachy (qui faisait partie de la Société française de photographie depuis 1882), Gustave (?) Eiffel (ingénieur), Gauthier-Villars (imprimeur-éditeur), Albert Londe (Directeur du service photographique à l'Hôpital de la Salpêtrière), Alfred Molteni, Gaston Tissandier (Directeur du journal "La Nature").

La production des appareils Target

Le site <http://www.collection-appareils.fr/> montre des reproductions de publicités concernant six appareils, tous fabriqués dans la période 1901 - 1904 :

le "Favori": un détective 9 x 12 cm décrit ci-dessous,

Le "Favori Stéréoscopique", un box stéréo au format 9 x 18 cm,

La "New Détective Jumelle", une jumelle 9 x 12 cm,

Le "New Folding", une chambre à abat-tant en 9 x 12 cm,

La "New Folding Stéréo", une chambre stéréo à abattant en format 9 x 18 cm,

Le "Sport Favori", le seul appareil à pellicule qui donne des vues 6,5 x 9 cm sur du film en bobine.

De tous ces appareils, seul le détective "Favori" semble être le plus courant.

Le "Favori", un "casse plaques" 9 x 12 de 1901, fabriqué par Emile Target.

Plus rare et moins cher qu'un Photosphère de Napoléon Conti.



Photo 1.
Plaque du constructeur apposée au dos de l'appareil.

Le "Favori"



Photo 2.
Le Favori avec son sac en toile.

Le "Favori" est présenté en 1901 comme un nouveau modèle à "viseurs clairs redressant l'image" et muni d'un diaphragme à iris ! C'est un appareil à 12 plaques 9x12 cm avec un objectif "rectiligne symétrique" extra-rapide.

La mise au point est "variable" (c'est à dire "réglable"...). Le déclenchement peut se faire au doigt et... à la poire (!).

Il comporte également deux écrous au pas du Congrès pour la fixation du pied (obturateur en mode "pose"), deux niveaux d'eau et un décompte de vues gradué de 12 à 0. L'appareil comporte une plaquette mentionnant son nom (Favori) en façade et la plaque du constructeur sur l'arrière de l'appareil.

Le prix en 1901 est de 65 Francs soit environ 250 € actuels. Les photos ci-contre illustrent ce que peut être le matériel d'un amateur photographe en 1901.

Le fonctionnement du "Favori"

Les caractéristiques intéressantes de ce détective sont tout d'abord le système de tiroir qui vient recevoir les plaques exposées (voir photo ci-dessous). Le levier, en bas du côté droit de l'appareil, permet après la prise de vue, l'effacement de la plaque qui est réceptionnée dans le tiroir et l'affichage du nombre de plaques restantes dans la petite fenêtre cylindrique située au dessus du levier.

L'obturateur, contrairement à ce que l'on peut trouver dans différentes sources (ah ! le copier-coller !), n'est pas rotatif mais basé sur le déplacement d'une guillotine. Celle-ci est armée à l'aide de la clé en bas et à droite quand on regarde l'appareil de face. Le système de guillotine à deux lames glissant l'une sur l'autre, permet d'armer l'obturateur sans voiler la plaque en attente. Les photos suivantes illustrent un obturateur au repos (photo 5), armé (photo 6), et en pose longue (photo 7). Pour maintenir la pose, l'appareil dispose d'un doigt qui vient bloquer le déclencheur en position enfoncée. L'appareil est utilisable avec un déclencheur à poire. Celle-ci est reliée à une entrée au bas du côté gauche (en regardant les photos 5, 6 ou 7) qui permet de gonfler un ballonnet (absent sur mon appareil) qui vient alors pousser la pièce trapézoïdale



Photos 3 & 4.
Le Favori ouvert et son tiroir de réception des plaques exposées



située immédiatement au dessus ce qui produit le même effet qu'une pression sur le déclencheur extérieur comme on peut le voir entre les photos 6 et 7.

La vitesse d'obturation est réglée par un système de frein à friction commandé par le bouton moleté situé au dessus de la clé d'armement. Le serrage du frein est repéré par une graduation allant de -5 à +19 (seuls les chiffres "0", "5" et "10" sont mentionnés). La position "0" devait probablement donner une vitesse d'obturation "habituelle" pour des conditions d'éclairage "standard".

La mise au point est réglable (on préférera ce terme à "variable" employé dans la publicité) de deux mètres à l'infini à l'aide d'une molette graduée en distances entraînant par un système de crémaillère, le déplacement de l'optique (voir photos 8 et 9).

Le diaphragme (repéré de 3 à 15) est réglé par une couronne munie de deux boutons, entourant l'objectif et comportant un doigt introduit dans la fourchette interne de commande (à droite de l'optique sur la photo 9).

Conclusion

On a, avec cet appareil, une illustration de ce qu'utilisait un amateur au début du siècle passé pour participer aux excursions photographiques. Le choix était d'ailleurs vaste et la production d'Emile Target est restée confidentielle devant celles des grands distributeurs comme le fût Photo-Hall à cette époque et qui a "inondé" le marché (et nos brocantes !) avec sa famille de Perfect-Détective. Après un siècle, Le Favori reste donc un appareil fort sympathique, facile à restaurer et qui donne envie de retrouver ses frères de la production Emile Target, 26 rue Saint Gilles.

Le seul problème en collection est sa taille qui occupe, comme en 1901, une place conséquente sur une étagère ! 🇫🇷



Photo 9
Déplacement de l'optique par pignon et crémaillère.



Photo 8
Bouton de réglage de la mise au point.



Photo 5 : désarmé.



Photo 6 : armé.



Photo 7 : en pose.

Introduction

Au gré des recherches, il est encore possible de découvrir des Photo-Cartes mentionnant le photographe "C. Dolard - Place Croix-Paquet, 11 - Lyon". Derrière ce marquage, se cache un des premiers peintre-daguerréotypistes et inventeur lyonnais.

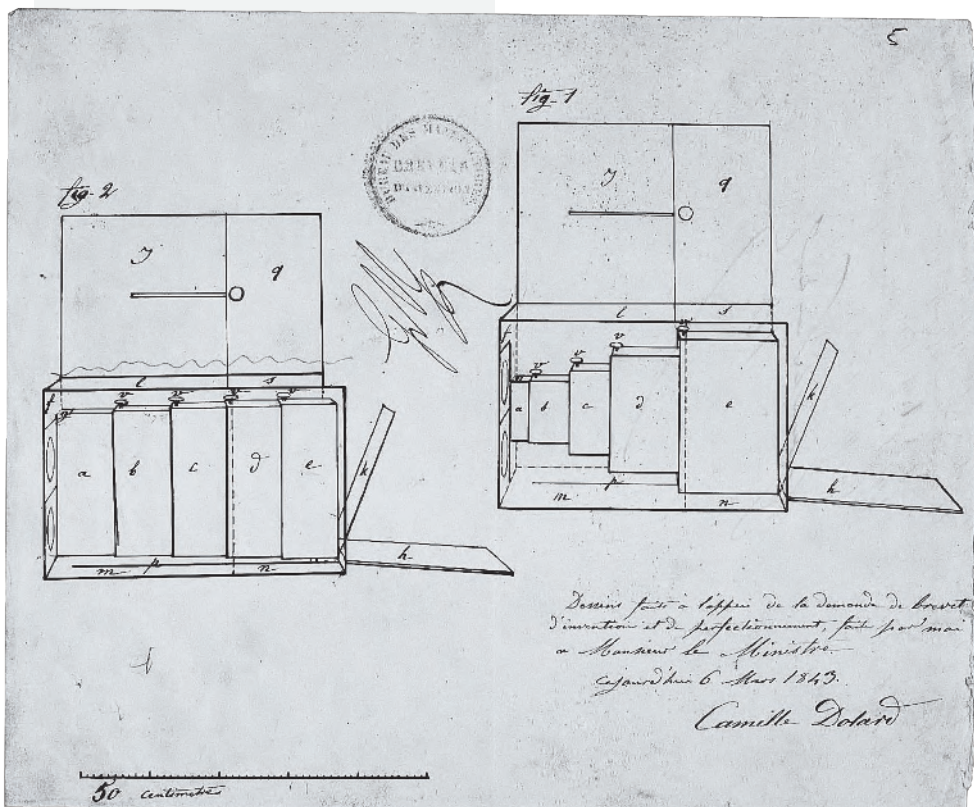
Camille Dolard 1810-1884

Camille Dolard naît à Lons-le-Saulnier le 1^{er} décembre 1810. Son père, Jacques-Joseph, gendarme, muté à Lyon, rejoint la capitale des Gaules. Camille en profite pour y suivre les cours de l'École des Beaux-Arts de 1826 à 1833. Installé comme peintre, il s'intéresse rapidement à la technique du daguerréotype. En 1843, installé 11 place Croix-Paquet, il décide de breveter, pour une durée de cinq ans, ses premières idées sous le numéro 14927.

Les matériels proposés étant lourds et encombrants, il va porter sa réflexion sur le moyen de créer un appareil facilement transportable pouvant réaliser des formats différents. Il en dessine les plans le 3 mars 1843 soit à peine quatre ans après l'invention mère. Le brevet pour une chambre multi-formats est reconnu le 3 avril 1843. Sur ce plan, on découvre la base du principe d'une chambre multi-corps. Malheureusement, pour rigidifier l'appareil, les éléments coulissent dans un caisson extérieur de volume constant. Les corps entièrement déployés permettent la prise d'une photo de grande taille et les corps entièrement repliés permettent la prise d'une photo de petite taille. Un système de changement rapide de l'objectif permet d'adapter la focale de l'objectif à la dimension de la photographie à couvrir.



Photo-Carte Camille Dolard.



Plan du brevet original du 3 avril 1843.

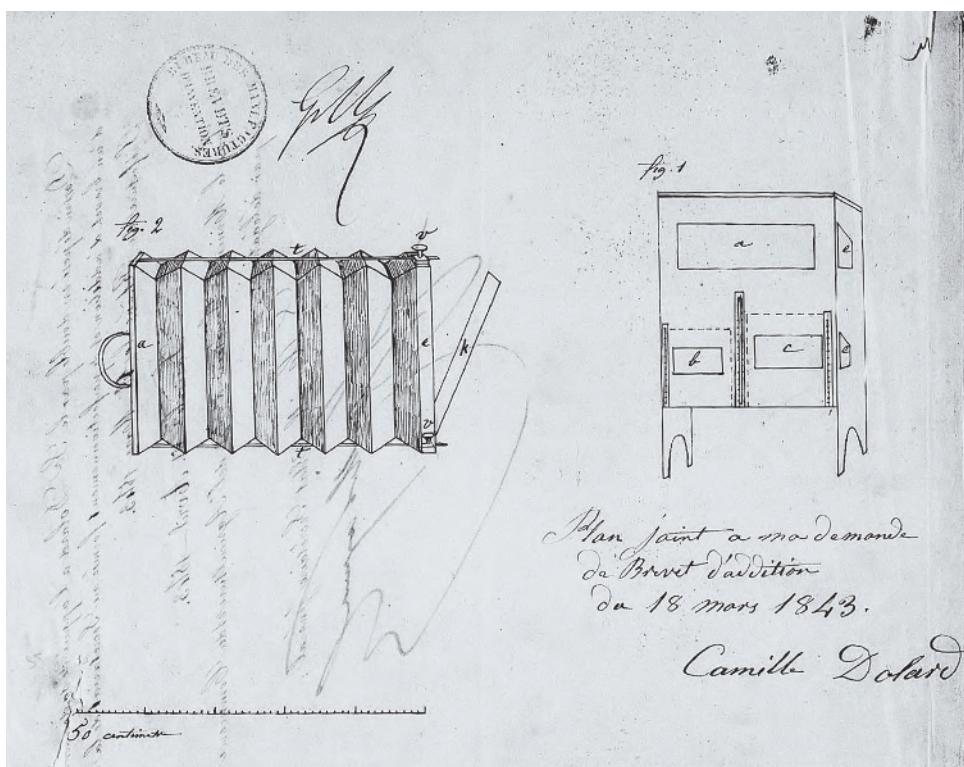


👉 Photo-Carte Camille Dolard.

⁽¹⁾ Le Baron Pierre-Armand Séguier fut le premier à présenter, en mars 1840, une chambre pliante dotée d'un soufflet. Voir S.F.P. séance du 15 février 1856 où le baron le rappelle...

Guy Vié a présenté des extraits des brevets de Dolard dans la Gazette n°176 du 29/08/2012 et signalé également Séguier.

👉 Plan de l'addition du 17 avril 1843



Continuant sa réflexion sur la facilité de transport de son appareil, il dessine le 18 mars un nouveau plan dont l'addition au brevet est reconnue le 17 avril 1843. Cette dernière invention, qui décrit le principe d'une boîte à mercure multi-formats, est surtout révolutionnaire par un complément d'idée apporté à l'appareil lui-même. En effet, Camille Dolard remplace le système de boîtes encastrées ou de tiroirs par un soufflet qui, comme le précise l'inventeur, est déjà utilisé par les fabricants d'accordéons. Son appareil ainsi équipé est rigidifié par deux barres amovibles. Ne disposant plus de caisson extérieur, la chambre noire s'en trouve très compacte une fois repliée.

Ainsi, Camille Dolard est très certainement l'un des premiers ⁽¹⁾ à utiliser le principe du soufflet pour la chambre noire d'un appareil photographique.

Marié tardivement à sa muse Félicité Dangelle le 5 septembre 1866, il quitte le 11 place Croix-Paquet en 1869. Il s'éteint dans sa soixante-quatorzième année, le 9 août 1884. Son œuvre faite de peintures et de clichés immortalise bon nombre de notables Lyonnais. Son frère Juvenal Dolard, alors professeur à l'école des Beaux-Arts de Saint-Etienne, mais aussi photographe 2 rue Grenette à Lyon de 1866 à 1875, signe l'acte de décès.

En guise de conclusion

Difficile de dire aujourd'hui, s'il a pu exploiter et profiter de son brevet d'invention. En 1851, l'ébéniste parisien Jean-Charles Relandin dépose pour une durée de quinze ans le brevet n° 12177 qui reprend en partie l'idée d'une structure multi-corps adaptée, semble-t-il, à une boîte à mercure. Mais sur le plan, assez flou, une chambre noire repliée est décrite. Ce même ébéniste dépose en 1854 le brevet n° 20370 pour un magasin pelliculaire (papier coton sensibilisé) et en 1855, il met au point le soufflet tournant. Cette dernière invention non brevetée répond à une demande de l'Association française de photographie qui souhaite disposer d'un appareil permettant, une fois fixé à son pied, la prise de photographie en hauteur ou en largeur. On peut aussi nommer l'ébéniste Koch qui dépose en 1859 le brevet n°40330 suivi de plusieurs additions pour des chambres photographiques équipées de soufflet.

En 1861, les fabricants de soufflets pour chambres noires s'affichent dans les annuaires de commerce comme le Didot-Bottin. 🇫🇷



Plutôt que d'apporter des marguerites sur les tombes déjà anciennes des marques françaises tombées sous les coups de boutoir mondialisateurs, il serait réjouissant de rêver que nos illustres marques aient survécu et même seraient les leaders du marché du numérique.

Oui, Foca est revenu sur le marché avec un boîtier « une étoile gravée » 10 millions de pixels et optique Fed. Le gainage rouge très actuel accroche l'œil sur le stand d'un collectionneur lors de la bourse européenne de Vienne qui s'est tenue le 6 avril. A l'arrière, un vrai écran de visualisation, un sélecteur de type gyroscopique comme en possèdent de nombreux compacts actuels. Sur le devant, on devine le logo bien connu du Lumix Panasonic. A regarder de plus près, sous l'œil amusé de la personne tenant le stand, je comprends qu'il s'agit d'une astucieuse fabrication. Le Foca a été vidé de ses entrailles mécaniques et un vrai Lumix a pris lieu et place du carter protégeant les rideaux. Le dos a été usiné pour que les commandes du Lumix puissent être accessibles et l'optique Fed est aussi vide que les caisses de l'Etat. Elle sert de protection au petit zoom du Lumix.

En fait, nous sommes sur le stand de Georges Durand, fin mécanicien et esprit pratique si il en est, qui pratique son art en Beaujolais. Mais le Foca n'est pas sa seule réalisation, le petit Rollei 35, icône des routards des années soixante a subi le même traitement et le voilà lui aussi numérique devant l'Eternel Dieu Pixel.

Et, ô surprise, voici des réalisations faites en buis (à ne sortir que pour les Rameaux dirait un économiste de ses appareils photos). L'extérieur représente un appareil allemand bien connu dont la version numérique actuelle ferait fondre bien des cartes bancaires. Mais là, pas de confrontations orageuses avec son banquier, le petit Lumix est abordable et les réalisations de Georges Durand le sont aussi. Et puis, il y a toujours un zoom Leica, alors pourquoi se priver ? 📷

Pour tout contact, g.durand@numericable.com ou 04.74.04.48.82



📷 Foca « numérique ». Notez la fenêtre pour le flash au dessus du levier de réglage des distances.

📷 Foca « numérique » en cours de fabrication.



📷 Leica « numérique ». Coque en buis accueillant le Lumix.

📷 Leica « numérique ». Arrière montrant l'écran et les commandes du Lumix.



📷 Rollei 35TE argentique et son frère « numérique ». Notez l'intégration parfaite du zoom Leica et du flash du Lumix.

📷 Vrai Lumix numérique avec son habillage en buis.



VINTAGE CAMERAS

Achat Vente

Jean-Pierre VALLÉE

4, Route de Neuilly
52000 Chaumont
Tel : 06 61 04 12 04

valleejeanpierre@aol.com

RC 338 568 082 Chaumont

Recherche et Achète

Tous objectifs de marques
*Kinoptik, Angénieux, Berthiot, Hermagis, Derogy,
Jamin Darlot, E. Français, Gasc & Charconet.*

Toutes caméras 9,5, 16, 35 mm
Projecteurs cinéma 16, 28, 35 mm
Lanternes magiques,

Praxinoscopes, Zootropes, Kinora,
Mustoscopes, jouets optiques,
catalogues anciens de matériel de projection,
tous appareils photos anciens.

Me déplace partout en France et en Europe

www.vintage-cameras.fr

Fine Antique Cameras and Optical Items

*I buy complete collections, I sell and trade from my collection,
Write to me, I KNOW WHAT YOU WANT*

Liste sur demande
 Paiement comptant

*Je recherche
plus particulièrement*

Appareils du début de la photographie,
Objectifs, Daguerrotypes, Appareils au collodion,
Pré-Cinéma, Appareils Miniatures d'Espionnage,
Appareils Spéciaux de Formes Curieuses, Appareils Tropicaux...

*N'hésitez pas à me contacter pour une
information ou pour un rendez-vous*

33, rue de la Libération - B.P. N°2 - 67340 - OFFWILLER (France)

Tél : 03.88.89.39.47 Fax : 03.88.89.39.48

E-mail : fhochcollec@wanadoo.fr

FRÉDÉRIC HOCH

LUC BOUVIER

**SPÉCIALISTE
EN APPAREILS
FRANÇAIS**

ACHÈTE COMPTANT TOUTES COLLECTIONS

Tel: 06.07.48.78.77 - 02.37.53.12.68

www.french-camera.com

contact@french-camera.com

9, Avenue de l'Europe
28400 - NOGENT-LE-ROU

**VENTE - ACHAT - ECHANGE
OCCASION - REPRISE - COLLECTION**

SUR RENDEZ-VOUS

Vente par correspondance

Boutique sur le Web

Conditions de paiement Carte Bleue Française

Fondateur Pierre BRIS
04 94 49 04 20 - 06 07 52 50 28
p.niepce29@wanadoo.fr

Siège au domicile du Président
Association culturelle pour la recherche et la
préservation d'appareils, d'images, de docu-
ments photographiques.
Régie par la loi du 1^{er} juillet 1901.
Déclarée sous le n° 79-2080
le 10 juillet 1979
en Préfecture de la Seine Saint Denis.

Président :
Gérard BANDELIER
04 78 33 43 47
photonicephore@yahoo.fr

Trésorier :
Daniel METRAS
06 19 35 37 69
metras.daniel@free.fr

Secrétaire :
Armand MOURADIAN
04 78 72 22 05
jamouradian@club-internet.fr

Mise en page du Bulletin :
Comité de rédaction

Conseillers :
Jacques CHARRAT
Roger DUPIC
Guy VIÉ

Auditeur :
Jean Luc TISSOT

Gestion du site Web :
Jacques CHARRAT
Gérard EVEN
Daniel METRAS
Armand MOURADIAN

TARIFS D'ADHÉSION

Adhésion simple **55 €**
(hors Union Européenne) **60 €**

Valable du 1^{er} janvier au 31 décembre de l'année en
cours donnant droit au bulletin paraissant 6 fois par an.

Adhésion simple et les Fondamentaux **100 €**
(hors Union Européenne) **110 €**

Valable du 1^{er} janvier au 31 décembre de l'année en
cours donnant droit au bulletin paraissant 6 fois par an
+ abonnement pour un an aux Fondamentaux.

PUBLICITÉ

Pavés publicitaires disponibles :
1/6, 1/4, 1/2, pleine page aux prix
respectifs de 30, 43, 76, 145 euros
par parution. Tarifs spéciaux
sur demande pour parution à l'année.

PUBLICATION
ISSN : 2275-6833
Directeur de la publication,
le Président en exercice.

IMPRESSION
DIAZO 1
10 rue des frères Lumière
63014 CLERMONT-FERRAND
04 73 19 69 00

Les textes et les photos envoyés
impliquent l'accord des auteurs pour publication ainsi
que leur pleine possession des droits aux images
publiées et n'engagent que leur responsabilité.

Toute reproduction interdite
sans autorisation écrite.
Photographies par les auteurs des
articles, sauf indication contraire.

LA VIE DU CLUB *par le Président*

Pour revenir sur le dépouillement de la grande enquête que nous avons lancée avant l'été pour le renouvellement de notre magazine, j'ai relevé plusieurs points auxquels je vais m'efforcer de répondre.


Trop d'appareils de la préhistoire, nous dit-on ! Parfait, mais je rappelle que le magazine est fait des articles que nous envoient les adhérents. Aussi, si vous souhaitez voir plus d'appareils issus du Vial, par exemple, à vos plumes !

D'autres, se plaignent de voir à chaque numéro les visages de ceux qui participent à l'action de déploiement du Club. C'est vrai et pour cela, il n'apparaîtra plus les photos de ceux qui prennent de leur temps pour développer notre Club. Ce sera réservé à notre nouveau site Internet.

Enfin, et pour cette rubrique de décembre, il nous est demandé pourquoi nous avons changé, il y a quelques temps, le titre de notre magazine.

Cela a été une décision prise par le Bureau après de longues réflexions. En effet, si nous regardons autour de nous, les associations qui ont le même objet que nous publient des journaux dont les titres varient de « Déclat » pour nos amis du Limousin à « Objectiv » pour celui de nos amis danois, en passant par « Photographica World » pour les anglais ou « Photo Antiquaria » pour les allemands, nous ne pouvions rester plus avant avec un « Bulletin » comme bannière. La plus obscure association publie un bulletin. Aussi, il nous fallait quelque chose de plus marquant.

Suite en 3^{ème} page de couverture.



ACHAT-VENTE

- Photographies et Procédés Photographique ancien.
- Photographies Insolites, Primitive, Historique, Paysages, Portrait illustre, Comédiens, Musiciens, Cdv, Photographe.
- Guerre, Militaria. Scène de vie.
- Monde entier.
- Album de voyage.
- Daguerrotypie.
- Autochrome.
- Image Stéréoscopique.
- Rare Procédé.
- Collection complète. Document.
- Mémoire Photographique.

Ardeche Antique
Estrat Frédéric, Photographe diplômé. Collectionneur.
Quartier Chabanne
07400 Alba La Romaine
Tél: 06.12.46.87.25 - 04.75.51.60.90
Email: ardecheantique@orange.fr

Siren: 500 229 083 RCS Aubenas

La vie du Club suite de la page 30

Et comme l'essentiel de notre langue française est issue de la langue latine, nous avons mélangé « les choses photographiques » pour en faire notre titre. Nous voulons maintenant parler de magazine et vous proposer, outre la qualité de la présentation, couverture glacée et papier couché, une qualité d'articles correspondant à la position de notre Club, un véritable creuset de rencontres et d'idées.

Enfin, la Bibliothèque nationale de France nous a enregistré comme l'éditeur de « Res Photographica », publication consultable sous ce titre au service du Dépôt légal.

N'est-ce pas une belle reconnaissance ? 📷

Bibliothèque nationale de France

Département de l'information bibliographique et numérique
Centre ISSN France
quai François Mauriac - 75706 Paris cedex 13
téléphone 01 53 79 59 30 - télécopie 01 53 79 85 86
mél : issn.france@bnf.fr
n° Siret : 18004625200177 - code APE 9101Z - n° d'identification TVA - FR 88 180 046 252

Département du dépôt légal
Réf : DLP/ISSN/14/1753 L
affaire suivie par : Dominique Brégroux
tél : 01-53-79-58-60
mél : dominique.bregroux@bnf.fr

Club Niépce Lumière
c/o Gérard Bandelier, 25 av. de Verdun
69130 Écully

Paris, 04/09/2014

Objet : attribution d'un ISSN (International Standard Serial Number)

Madame, Monsieur,

La Bibliothèque nationale de France vient d'attribuer à votre publication l'ISSN et le titre d'enregistrement qui suivent :

Titre : Res photographica

ISSN : 2275-6833

Stéphane Muratet, membre de notre Club, a réussi son pari d'une exposition pour les journées du Patrimoine 2014 dans le château de l'Islette à Azay le Rideau. Il a présenté une importante collection d'appareils photographiques retraçant toute l'histoire de la photographie et, ainsi, attiré un public nombreux et curieux des choses de

l'argentique. Un grand bravo à ceux qui militent pour que notre passion se partage. Il en a été de même avec la belle exposition organisée au Carré d'Art de Nîmes par Jean Marie Prades. Un vrai plaisir pour les yeux des visiteurs que cette présentation d'appareils historiques marquant l'évolution de la photographie selon la chronologie des procédés et inventions. 📷



Le Carré d'Art de Nîmes et l'exposition organisée par Jean Marie Prades.

ridellois - richelais - bouchardais

azay-le-rideau NR du 26/9/2014

Journées du patrimoine : succès en Ridellois

Les Journées du patrimoine, riches en activités pour toute la famille, ont amené de nombreux visiteurs en ridellois. Au musée Dufresne. Pour la première fois, le musée Dufresne avait organisé une visite dédiée à l'enfance. Pendant que les parents découvraient les milliers de trésors exposés, une centaine d'enfants munis d'un petit livret sont partis à la recherche d'indices cachés : une approche ludique de ce musée passionnant. Les petits repartaient avec un cadeau et un diplôme de « chasseur de trésor le plus courageux ! ». Un tirage au sort permettait aussi aux parents de remporter cadeaux ou pass pour des visites.

Au château de l'Islette. Le château de l'Islette a indiscutablement été le grand vainqueur des visites payantes en Ridellois. Une multitude de chaises longues étaient disposées le long de l'Indre, où bien des visi-



Avec Stéphane Muratet, l'histoire de la photographie devient un témoignage passionnant

teurs ont fait une halte en écoutant les grenouilles après les visites guidées du château par les propriétaires, Bénédicte et Pierre-André Michard. Beaucoup ont aussi profité d'une balade bucolique en barque sur la

rivière. Un « véritable dimanche à la campagne »...

L'autre attrait de cette visite, et non le moindre, était le programme organisé par Stéphane Muratet, président de l'A4PA (*) pour les 175 ans de la photo-

graphie. Photographe passionnant et passionné, ce dernier guidait ses visiteurs à travers sa riche collection de matériel photographique, dont des pièces particulièrement insolites, en racontant, l'histoire de la photographie de 1860 à 1960 et l'évolution des appareils.

Des photographies d'autrefois et des publicités ajoutaient encore à l'intérêt de cette superbe exposition. Dans plusieurs ateliers, des spécialistes expliquaient également des techniques anciennes utilisées actuellement de façon artistique : gomme bichromatée, Daguerriotype, collodion humide, stéréoscopie à la 3D, etc.

(*) Association pour la préservation et la promotion du patrimoine photographique ancien.

A noter qu'un partenariat entre le musée Dufresne et le château de l'Islette permet d'obtenir un tarif réduit pour le second site visité.



RES PHOTOGRAPHICA

Photomaniac



JEAN LOUIS BESSEY